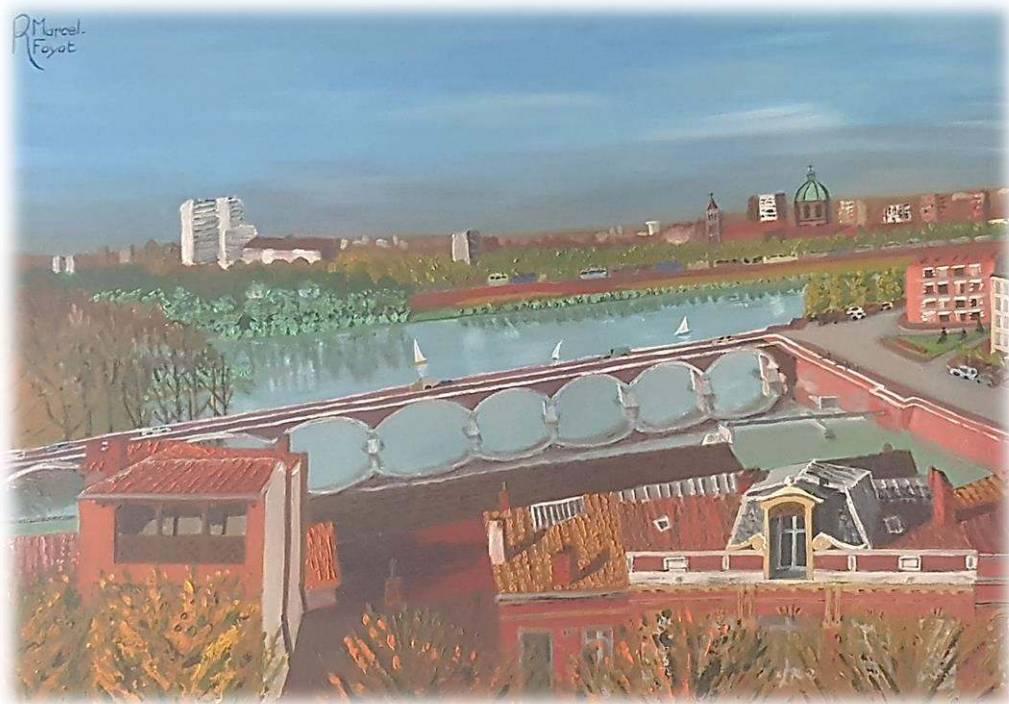


Jean-Claude Marcel

TOULOUSE...
UN RETOUR



Récit

Jean-Claude Marcel

TOULOUSE...
UN RETOUR

Récit

Écrit à Ramonville (Mai 2021)

Imprimé par Espace Repro (Toulouse)

Illustration de couverture :

Le Pont neuf à Toulouse, par Rollande Foyot-Marcel (1970)

TOULOUSE... UN RETOUR

| | | |
|---|----|----|
| • Éclairage sur ma souche toulousaine | p. | 5 |
| • Descendance d'Antoine Fabre (1827-1883) | p. | 9 |
| • Lanta, village du Lauragais | p. | 10 |
| • Antoine Fabre, forgeron à Toulouse | p. | 12 |
| • Antonin Fabre... <i>Bon pour le service !</i> | p. | 15 |
| • 1877 Antonin soldat | p. | 19 |
| • 1882 Antonin plâtrier | p. | 21 |
| • Les Fabre d'Alger | p. | 26 |
| • 1911-1915 Joseph Henri soldat | p. | 29 |
| • 1914-1918 Issue fatale pour Amédée | p. | 34 |
| • Après la Grande Guerre | p. | 37 |
| • Le voyage en France de l'été 1932 | p. | 42 |
| • Le voyage de juillet 1936 | p. | 47 |
| • Février 1947 Le lieutenant Marcel à Toulouse | p. | 49 |
| • Le voyage des Marcel à l'été 1947 | p. | 50 |
| • La Pension de famille <i>l'Isard</i> | p. | 61 |
| • À Biert, été 1948 | p. | 63 |
| • Théodorine et son voyage à Alger | p. | 67 |
| • La fin de l'enfance | p. | 72 |
| • Page pour annotations | p. | 75 |

Annexes

| | | |
|---|----|----|
| 1. Antoine Fabre : naissance à Lanta (1827) | p. | 79 |
| 2. Mariage Antoine Fabre-Germaine Briol (1852) | p. | 80 |
| 3. Antonin Fabre : naissance à Toulouse (1856) | p. | 81 |
| 4. Antoinette Fabre : naissance à Toulouse (1864) | p. | 82 |
| 5. Antonin Fabre : parcours militaire (1877-1882) | p. | 83 |
| 6. Mariage Antonin Fabre-Eugénie Favier (1889) | p. | 84 |
| 7. Joseph Henri Fabre : naissance à Oran (1890) | p. | 86 |
| 8. Berthe Fabre : naissance à Oran (1893) | p. | 87 |
| 9. Lettre de Joseph Henri à sa mère Eugénie (1915) | p. | 88 |
| 10. Joseph Henri Fabre : parcours militaire (1911-1915) | p. | 90 |
| 11. Amédée Foyot : parcours militaire (1914-1918) | p. | 92 |
| 12. Lettre de Rollande Foyot à sa mère Berthe (1932) | p. | 94 |

En guise de Prologue...

Éclairage sur ma souche toulousaine

Un jour j'ai réalisé que mes enfants ignoraient la part toulousaine de mon enfance, ainsi que la lointaine ascendance qui les relie à la ville rose. C'est pour eux que j'ai écrit ce récit...

Et aussi pour ceux qui trouveraient de l'intérêt à l'histoire d'un fils de forgeron toulousain parti en 1877 faire son service militaire en Algérie - à l'époque c'était pour cinq années - et qui n'est pas revenu parce qu'il y a fondé un foyer.

C'était mon arrière-grand-père.

Il s'agit d'une histoire se déroulant sur plus d'un siècle. Avant d'en faire le récit, il n'est pas superflu d'en donner un aperçu.



En 1877, à Toulouse, chez le forgeron Antoine Fabre, le fils aîné est, à vingt ans, convoqué pour partir au service militaire : durée cinq ans, destination l'Algérie. C'est ainsi qu'Antonin Fabre, mon arrière-grand-père a quitté Toulouse.

Savait-il qu'il ne reverrait jamais sa famille toulousaine ? En effet, à l'issue de ces cinq années, il n'est pas rentré ; il a rencontré Eugénie et fondé foyer à Oran, où son régiment l'a libéré. Il y exerce le métier de plâtrier et aura deux enfants Joseph Henri et Berthe. Il mourra en 1905, à l'âge de 49 ans, sans être retourné à Toulouse.

Les relations épistolaires qu'il avait gardées avec sa famille toulousaine, en particulier avec sa sœur Antoinette ont permis que des liens se nouent entre leurs enfants respectifs. Il y eut alors des

traversées de la Méditerranée, entre Toulouse et Alger, ville dans laquelle Eugénie s'était installée avec ses deux enfants après le décès d'Antonin à Oran. On imagine qu'à l'époque chaque voyage était une expédition !...

C'est ainsi qu'en 1910 son fils Joseph Henri est allé, à vingt ans, faire la connaissance de sa famille toulousaine, et qu'au mois de juin de l'année suivante, Marie Louise, fille d'Antoinette est allée à Alger pour le mariage de sa cousine Berthe la fille d'Antonin.

En 1932 c'est Berthe qui vint d'Alger avec sa mère Eugénie, son époux Jacques, sa fille Rollande et son dernier fils Henri pour un périple à travers la France, avec bien sûr un séjour à Toulouse, et pour finir une location saisonnière à Rabat-les-Trois-Seigneurs, en Ariège. Ce séjour fit découvrir aux cousins d'Alger, dont ma maman Rollande (16 ans), la vie dans un village de montagne. Cette découverte eut, bien des années plus tard, une conséquence inattendue : lorsqu'en 1947 mes parents Claudius et Rollande décidèrent d'acquérir une maison en France afin d'avoir une résidence secondaire (et un point de repli pour la retraite), leur recherche s'est naturellement orientée vers quelque chose ressemblant à Rabat-les-Trois-Seigneurs... Ce fut Biert !

À partir de 1947, chaque été, mes parents quittaient Alger pour des vacances dans leur maison de Biert. D'une façon rituelle, chaque année, le voyage entre Alger et Biert comportait, à l'aller comme au retour, un séjour à Toulouse, nous permettant ainsi de voir "cousine Louise", son époux Marius, sa sœur Théodorine, sa fille Marthe... Le jeune garçon que j'étais appréciait ces séjours dans la ville rose, si différente d'Alger !...

Puis, dix années plus tard, en 1957, grande décision de mes parents : prendre leur retraite de façon anticipée (ils avaient 45 et 41 ans) et s'établir à Biert. C'est le moment où la situation se dégrade en Algérie : on est trois ans après le début de troubles insurrectionnels,¹ dont mon père pense l'aboutissement inéluctable.

Claudius et Rollande se plongent alors dans le mode de vie d'un village de montagne d'il y a trois quarts de siècle. Ma sœur Jocelyne (15 ans) connaîtra le Lycée Saint-Sernin de Toulouse et moi (19 ans) l'internat d'un lycée parisien, marchepied vers des études d'ingénieur.

¹ Le 1^{er} novembre 1954.

Mais l'hiver, la vie au fond d'une vallée Ariège est rude et bien isolée... Après quelques années, tout en gardant Biert comme résidence d'été, mes parents viennent habiter Toulouse.

Ainsi, Rollande est venue vivre dans la ville où est né et a grandi son grand-père Antonin Fabre, celui qui, en 1877, était parti en Algérie pour son service militaire...

C'est aussi le moment où a commencé pour moi une vie loin de mes parents, d'abord pour des études d'ingénieur à Paris puis, avec celle qui est entrée dans ma vie, un parcours qui nous a conduits tous deux sous divers cieux et qui, en 1982, nous a ramenés un temps à Toulouse (à l'École Nationale de l'Aviation Civile).

Quarante ans plus tard, c'est encore là qu'octogénaires, nous avons choisi d'habiter... C'est pour moi un retour dans la ville que mon arrière-grand-père a quittée un siècle et demi plus tôt...

Les sources documentaires du récit qui suit sont pour l'essentiel :

- *Les lettres, documents et albums-photos que m'a laissés ma maman Rollande Foyot.*
- *Les lettres, documents et photographies que son frère Henri Féliu a laissés à Jacques son fils, et que celui-ci m'a communiqués.*
- *Les lettres, documents et photographies qui m'ont été données par mes cousines Colette, Annick et Nelly, les petites-filles de Marie Louise Briol.*
- *Le récit "Une vie... Ma vie" (2016), de Gisèle Mas, née Foyot.*
- *La base de données généalogiques tenue par mon fils Baptiste.*
- *Les Services d'Archives, pour les données de l'état-civil ainsi que pour les informations d'ordre militaire.*
- *Des revues, journaux illustrés et bandes dessinées des époques concernées.*
- *Ma propre mémoire pour les événements que j'ai vécus enfant.*

Je remercie mon cousin Jacques Féliu, ma cousine Nelly, mon fils Baptiste et mon épouse Françoise pour l'aide qu'ils m'ont apportée dans l'élaboration du présent document.

À vous qui allez lire ce récit

Dans l’histoire que vous vous apprêtez à lire, vous aurez peut-être l’impression qu’une main invisible a cherché à rendre malaisée la mémoire des noms et à compliquer la reconnaissance des personnages... Il est vrai que certaines de leurs pratiques ne facilitent pas la tâche d’un lecteur extérieur à cette saga. On y rencontre en effet un père prénommé *Antoine* qui appelle son fils *Antonin* et sa fille *Antoinette*... Ou encore un personnage qui, à l’état-civil, se prénomme *Joseph Jacques Henri*, et que l’on connaît sous les prénoms de *Joseph* dans le civil, *Joseph Jacques* dans l’Armée, mais *Henri* dans sa famille...

Pour vous aider à vous y retrouver dans toute cette lignée, dont le point de départ est Antoine Fabre, un forgeron de Toulouse né en 1827, l’auteur du récit propose à votre premier regard un arbre généalogique qui est une brève présentation de sa descendance des deux côtés de la Méditerranée.



Le récit se situe dans la période dite coloniale.

Aujourd’hui le jugement porté sur les guerres coloniales menées dans le passé par la France (dont la conquête de l’Algérie) est plutôt critique. Ne jugeons pas les faits d’autrefois avec la façon de penser d’aujourd’hui. Ce qu’on trouve normal à une époque et dans un contexte, sera jugé condamnable à une autre époque et dans un autre contexte. La question ne se pose pas pour la seule France : toutes les puissances européennes ont fait de même, et sur tous les continents, depuis la découverte de l’Amérique par Christophe Colomb... Notre propos n’est pas de refaire l’Histoire : nous dirons simplement que l’esprit qui animait les personnages qu’on verra évoluer dans ce récit est en parfaite concordance avec les idées alors exprimées par Victor Hugo en ces termes :

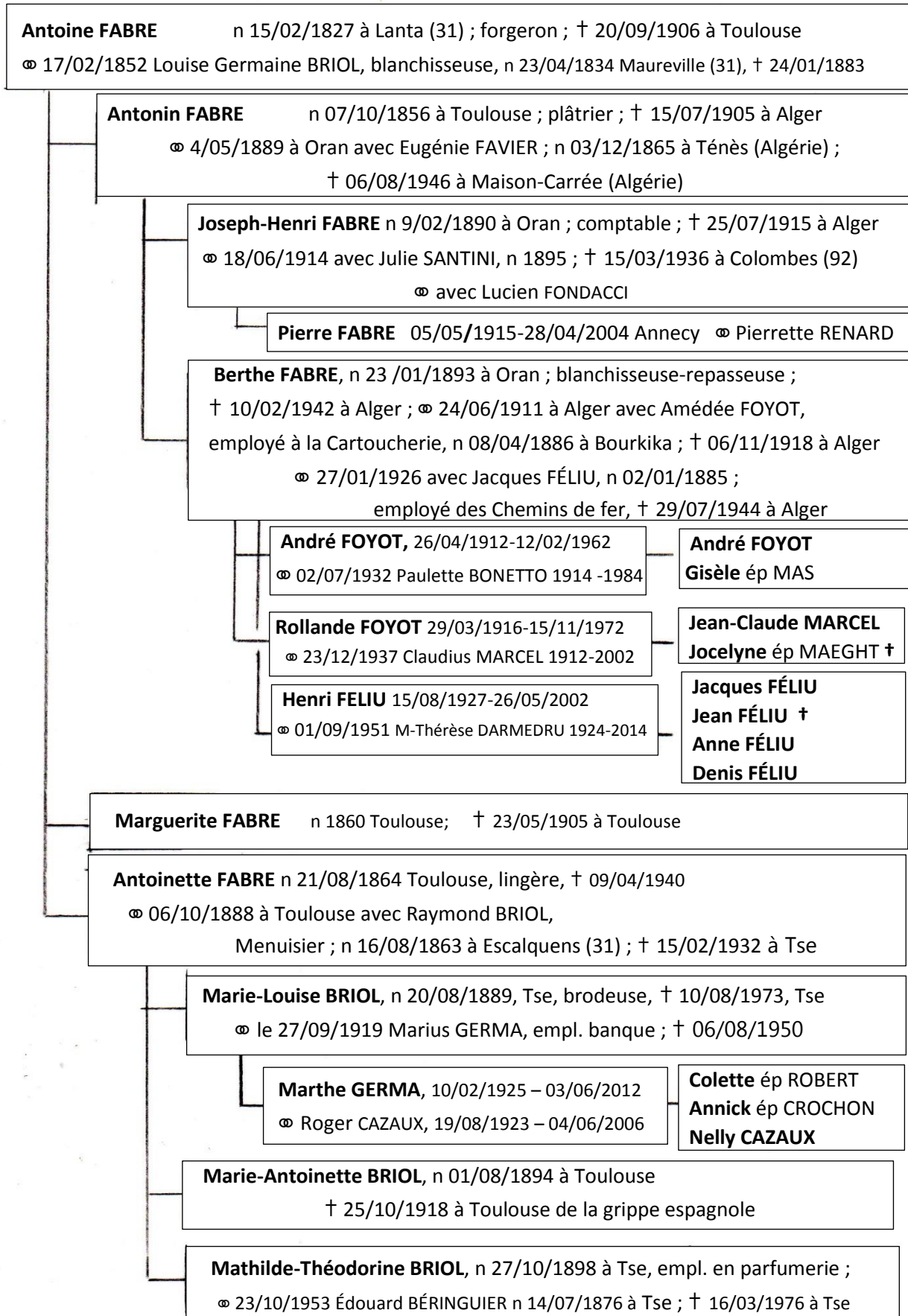
“Versez votre trop-plein dans cette Afrique, et du même coup résolvez vos questions sociales, changez vos prolétaires en propriétaires. Allez, faites ! faites des routes, faites des ports, faites des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez ; et que, sur cette terre, de plus en plus dégagée des prêtres et des princes, l’Esprit divin s’affirme par la paix et l’Esprit humain par la liberté.”

Actes et paroles depuis l’exil. (II. : Discours sur l’Afrique) 1879

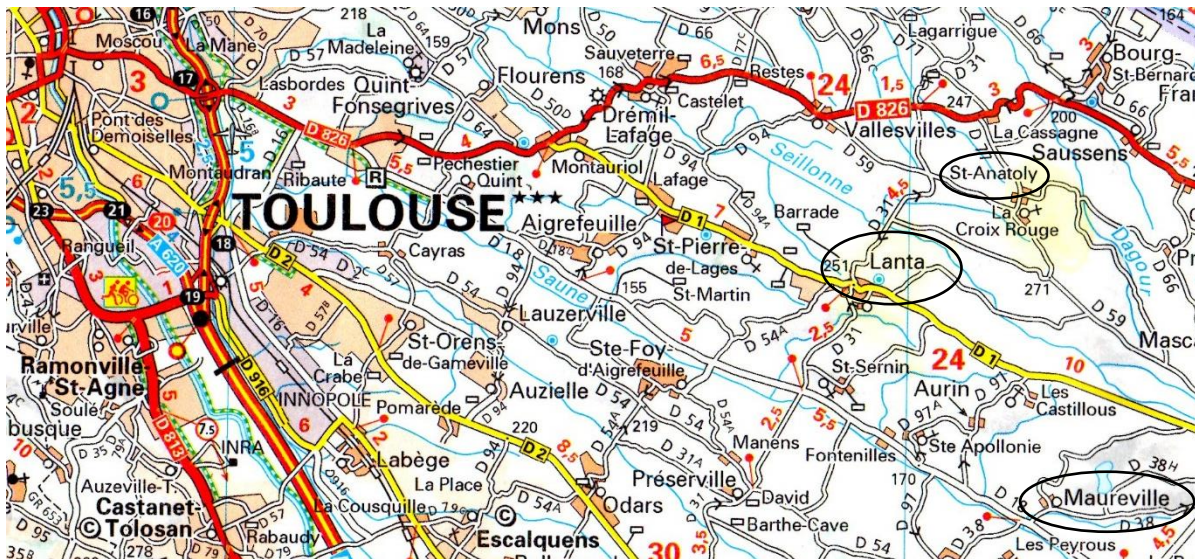


Abréviations
 n = né(e) le / (en)...
 Ⓞ = marié(e) le...
 † = décédé(e) le...

Descendance d'Antoine Fabre (1827–1883)



Lanta, village du Lauragais



Église
Saint Anatoly
commune
de Lanta
(Haute-Garonne)



1827 Naissance d'Antoine Fabre

Dès qu'on sort de la ville de Toulouse par le Pont des Demoiselles en allant plein Est en direction de Revel, on entre dans le Pays Lauragais. Le paysage est d'une incroyable douceur, par ses amples ondulations... Les routes se tiennent sur le haut des collines, de sorte que le regard est toujours attiré par le lointain. Ça et là se dressent des moulins à vent¹.

À quinze kilomètres de la ville rose, au beau milieu de terres labourées, se trouve Lanta, bourgade autrefois renommée pour la culture du pastel². Nous sommes en 1827, au mois de février. Dans le foyer du paysan Jean Fabre et de son épouse Marie on est dans l'attente d'un heureux évènement... La maison est située sur une hauteur à l'écart du village de Lanta, dans *le quartier de Saint-Anatoly*, du nom de la chapelle dont on aperçoit au loin le clocher-mur toulousain. Le 15 février, à *huit heures du soir* nous précise l'acte de naissance³, naît leur fils Antoine...

Tôt le lendemain matin, Jean Fabre, va à la mairie de Lanta (c'est à huit kilomètres) déclarer la naissance, accompagné de deux amis habitant comme lui le hameau de Saint-Anatoly. Avant d'attester la naissance d'un garçon prénommé *Antoine*, chacun déclare sa profession : Jean est cultivateur, les témoins sont l'un boulanger, l'autre laboureur.

Du paysan au forgeron...

On ne sait pas grand-chose d'Antoine Fabre enfant. On peut imaginer la vie d'un jeune garçon dans le monde rural d'alors. Mais le parcours d'Antoine se distingue assez tôt du chemin habituel du paysan cultivateur comme l'est son père. Lui, se destine à un métier artisanal : la forge. Nous ne savons pas pour quelles raisons, par quelle formation, ni à quel moment, il a acquis le métier de forgeron. Mais ce qui est sûr, c'est qu'en 1852, à 25 ans, il est établi comme forgeron à Toulouse⁴. Sait-il que son nom patronymique *Fabre* est simplement la francisation du mot occitan *fabré* (dérivé du latin *faber*) lequel désigne précisément le métier de forgeron ? C'est un nom répandu, particulièrement dans les pays anciennement de langue d'Oc. Pas étonnant : dans chaque village, il y avait au moins un forgeron, que les gens désignaient entre eux par sa profession...

¹ On peut encore en voir deux à Saint-Anatoly, sans leurs ailes, mais fièrement debout.

² Le pastel est une plante autrefois largement cultivée dans le Lauragais, qui servait à obtenir la couleur bleue. Les feuilles, séchées, écrasées et mises en boules (les coques ou cocagnes) étaient exportées vers toute l'Europe depuis Toulouse par la Garonne. Cette activité lucrative a donné l'expression *Pays de Cocagne*...

³ Voir Annexe 1

⁴ On le sait par son acte de mariage (Annexe 2).

Antoine Fabre forgeron à Toulouse

1852 Mariage avec Germaine Briol

Antoine est donc forgeron à Toulouse. C'était une époque où il y avait des forgerons en pleine ville. Habite-t-il au lieu même de la forge ? Nous ne le savons pas ; en tout cas Antoine habite 9 Allée Saint-Étienne, tout près de la cathédrale.

Il va avoir 25 ans et décide de se marier. La noce se déroule le 17 février 1852.

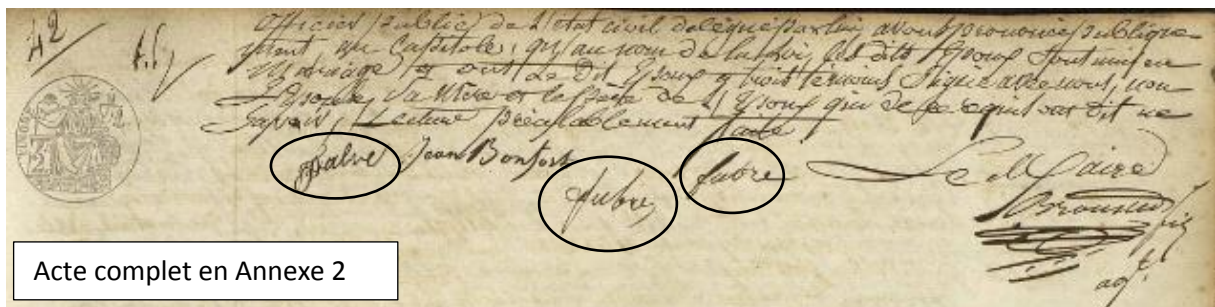
Son épouse, Germaine Briol n'est pas de Toulouse. On peut penser qu'ils se connaissent de longue date, car elle est née à Maureville, village tout à côté de son village d'origine, Lanta.

Elle a dix-sept ans¹ et exerce, à Toulouse, le métier de blanchisseuse.

Tous deux sont donc Toulousains de première génération.

La lecture de l'acte de mariage² fait apparaître un fait curieux. Selon l'usage, quatre témoins sont présents à la cérémonie. Eh bien, sur les quatre témoins, deux ont pour patronyme *Fabre*, de sorte que le registre comporte trois signatures *Fabre* : celle du nouvel époux, celle d'un autre Antoine Fabre (laboureur de 42 ans), et celle de Hugues Fabre (journalier de 53 ans). Nous ne savons pas s'il y a un lien de parenté entre ces trois Fabre.

Retenons aussi qu'à l'état-civil le prénom de l'épouse est *Germaine*. On verra sur d'autres actes un prénom différemment, non sans conséquences anecdotiques...



¹ À l'époque, l'âge minimal de mariage pour une fille était quinze ans.

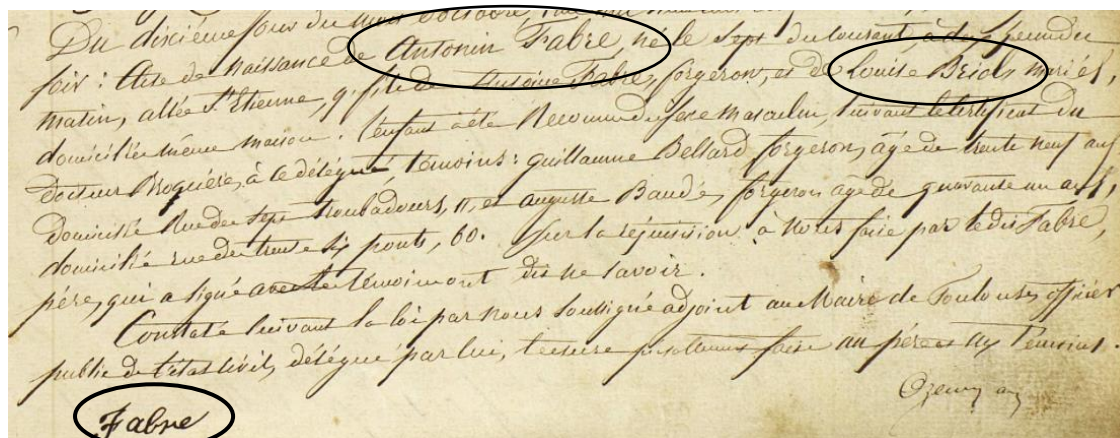
² Acte de mariage d'Antoine Fabre en Annexe 2.

1856 Naissance d'Antonin Fabre

Déjà l'automne colore les feuilles des arbres de l'allée qui mène à la Cathédrale de briques roses. La maison de notre jeune couple est en effervescence : voici qu'en pleine nuit, du 6 au 7 octobre, à deux heures du matin, arrive leur premier enfant. On devine leur joie...

Le nouveau-né est appelé Antonin. Le surlendemain, l'heureux papa va au Capitole¹ déclarer la naissance avec deux témoins. L'acte de naissance (reproduit en Annexe 3) donne d'intéressantes précisions. Les amis témoins sont tous deux forgerons, et n'habitent pas loin : la ville de Toulouse a toujours eu l'élégance de donner à ses rues des noms évocateurs : Guillaume Bellard, 39 ans, habite rue des Sept Troubadours ; Auguste Baudis, 41 ans, habite rue des Trente-six Ponts... Du groupe des trois forgerons, Antoine est le plus jeune, mais c'est le plus instruit : il sera le seul à apposer sa signature sur le registre des naissances.

Extrait de l'acte de naissance d'Antonin premier enfant d'Antoine Fabre



L'acte complet figure en Annexe 3

On note que le prénom de la maman est *Louise*... Alors qu'elle s'appelait *Germaine* lors de son mariage ! On verra que plus tard, lorsque le nouveau-né Antonin se mariera (à Oran en 1889), la chose ne passera pas inaperçue.



¹ Le Capitole est le superbe palais du 18^{ème} siècle qui abritait, et abrite toujours, la mairie de Toulouse et aussi un Théâtre-Opéra de renom.

La famille Fabre en 1872

Notre forgeron Antoine et son épouse, que nous appelons *Louise Germaine*, auront après Antonin deux autres enfants : Marguerite, née en 1860, et Antoinette, née en 1864.

Au cours de l'année 1872, le gouvernement de la toute jeune III^e République décide de procéder à un recensement de la population, recensement dont les données sont aujourd'hui riches d'enseignements... En particulier elles permettent de savoir ce qu'est devenue notre famille Fabre.

Le père, Antoine (43 ans) est toujours forgeron ; la mère, Louise Germaine (37 ans) est toujours blanchisseuse (ce sont les professions déclarées lors de leur mariage vingt ans plus tôt). Le fils Antonin (15 ans) est déjà plâtrier tandis que la première fille Marguerite, est, à 12 ans, portée comme "*Repasseuse*". Seule la petite Antoinette (7 ans) est considérée comme une enfant ; la ligne la concernant, juste en dessous de celle d'Antoine, porte la mention : "*sa fille*"...

Le recensement ne nous apprend rien sur la façon dont Antoine exerçait son activité de forgeron : artisan individuel ? employé dans une entreprise ? lieu de travail ? On voit en revanche que les Fabre ont été d'une relative mobilité dans Toulouse : en 1856 (naissance d'Antonin) ils habitaient le quartier de la Cathédrale, en 1860 (naissance d'Antoinette), ils sont au Port-Saint-Sauveur, et en 1872 (recensement) rue des Juifs...

| | | | | | | | | |
|----|---------|------------|------------|---|---|----|----------|--|
| 19 | Candace | Antoine | 43 | | | | | |
| 20 | Fabre | Antoine | Forgeron | 1 | | 43 | Coubarou | |
| 21 | Fabre | Antoinette | sa fille | | 1 | 7 | do. | |
| 22 | Brid | Louis | 23 | | 1 | 23 | Coubarou | |
| 23 | Fabre | Marguerite | Repasseuse | | 1 | 12 | Coubarou | |
| 24 | Fabre | Antoinette | sa fille | 1 | | 7 | do. | |
| 25 | Majolle | Paul | 23 | | 1 | 30 | Coubarou | |
| 26 | Sinas | Victorine | 43 | | 1 | 43 | do. | |

La suite du récit portera notre attention sur les relations entre les descendance respectives d'Antonin (le plâtrier) qui ira faire souche en Algérie, et de sa sœur Antoinette qui, elle, sera lingère et ne quittera pas Toulouse.

On sait peu de choses de Marguerite, la sœur située entre Antonin et Antoinette, celle qui, à 12 ans, était déjà repasseuse. À 29 ans, elle fut la marraine de sa nièce Marie-Louise, fille d'Antoinette, baptisée le 25 août 1889. Elle meurt, sans descendance, à l'âge de 45 ans, sans qu'on connaisse la raison de son décès, le 23 mai 1905.

Le destin a frappé durement cette famille : moins de deux mois après Marguerite, son frère Antonin mourra, à Alger le 15 juillet 1905, à l'âge de 48 ans.



Antonin Fabre... *Bon pour le service !*

On sait peu de choses de l'enfance d'Antonin sauf, on l'a vu, qu'à quinze ans il était déjà plâtrier. Il a maintenant 20 ans. Sur la fiche matricule militaire établie par le Bureau de recrutement de Toulouse lors de son incorporation (voir Annexe 5) il est indiqué que c'est un jeune homme blond aux yeux bleus, avec un niveau d'instruction supérieur à la norme de l'époque. Selon la classification militaire, il était du degré 3. Le degré 2 signifie : "*Sait lire et écrire*", tandis que le degré 3 veut dire : "*Possède une instruction plus développée*".

Antonin n'imagine certainement pas que la guerre de 1870, qui s'est déroulée lorsqu'il avait 14 ans, aura un impact déterminant sur sa vie. En effet le gouvernement, tirant les leçons de la défaite, a instauré en 1872 un régime de service militaire qui sera pour lui lourd de conséquences.

Aujourd'hui les jeunes gens ne connaissent pas le service militaire obligatoire¹. Lorsque j'avais vingt ans, le service militaire s'imposait à tous, avec une durée légale de dix-huit mois, sauf qu'en raison de circonstances exceptionnelles, le gouvernement pouvait procéder à des prolongations du temps sous les drapeaux (ce fut le cas lors de la Guerre d'Algérie).

Au cours de l'Histoire, la durée de service a fluctué. Ce fut la Révolution (celle de 1789) qui posa pour la première fois en France, le principe de la *conscription obligatoire et universelle* (sous l'Ancien Régime il n'y avait comme seuls militaires que l'Armée de métier). Supprimée sous la Restauration de 1815, la conscription est ensuite rétablie, mais pas pour tous : un tirage au sort décidera qui doit partir², pour une durée allant à certaines époques jusqu'à sept années, avec possibilité de remplacement moyennant compensation financière.

Le régime instauré en 1872 rétablit une conscription obligatoire pour tous, sans possibilité de remplacement. Mais quand même avec un tirage au sort, pour répartir les conscrits en deux catégories : ceux qui feront une année (complétée ultérieurement par des périodes comme réservistes), et ceux qui feront cinq années d'affilée dans l'Armée d'active.

En 1876 Antonin fête ses vingt ans le 7 octobre. Arrive pour lui l'heure du conseil de révision, qui le déclare... *Bon pour le service !*

Puis le sort le désigne parmi ceux qui feront cinq années !³

Antonin est "appelé" le 17 décembre 1877, et incorporé au 139^e Régiment d'Infanterie.

La destination est l'Algérie, où la France maintient une importante armée⁴ : Antonin part pour cinq ans, sans probablement imaginer qu'il ne reviendra jamais en France.



¹ Il a été supprimé en 1996, sous la présidence de Jacques Chirac.

² Le gouvernement indiquait à chaque canton un quota de jeunes gens astreints au service militaire.

³ C'était le cas pour 40 % des recrues d'une classe d'âge.

⁴ Autour de cent mille hommes.

Un Conseil de révision en 1874

Nous avons trouvé, dans des magazines de cette période, des illustrations de scènes montrant un Conseil de révision en 1874, ainsi qu'une arrivée des conscrits à la caserne en 1875. Cela illustre le propos avec des images d'époque...



Ce dessin est extrait du magazine *Le Journal illustré*
Numéro du dimanche 29 novembre 1874

Ici, il s'agit d'un Conseil de révision pour "l'Armée territoriale", ce qui explique l'âge apparent des recrues. À l'époque, les jeunes gens qui, à 20 ans, avaient tiré un "bon numéro" permettant de faire un service d'un an dans "l'armée d'active" (au lieu de cinq), étaient convoqués plusieurs années après, pour faire un temps dans l'armée dite "territoriale". Ils devaient alors passer une nouvelle fois en Conseil de révision.

Ce ne fut pas le cas d'Antonin, qui partira pour cinq ans.

La scène que l'on voit se déroule en 1874 à Paris (dans la mairie du IX^e arrondissement). On peut penser que le cérémonial ne devait pas être très différent à Toulouse en 1876.

La convocation à la caserne...

Voici, dans le même magazine en janvier 1875, une illustration qualifiée de « *scène représentant l'arrivée à la caserne des conscrits qui viennent d'être appelés sous les drapeaux* ».



Extrait
de l'hebdomadaire
Le Journal illustré
du 31 janvier 1875

Le 5^e contingent de 1873 est une scène représentant l'arrivée à la caserne des conscrits qui viennent d'être appelés sous les drapeaux.



Antonin part, comme militaire du contingent, vers un pays qu'il ne connaît pas et qui est français depuis peu : l'éviction du maître turc date de 1830 et la complète possession par la France date à peine d'une trentaine d'années. Cette conquête a commencé par une histoire peu banale...

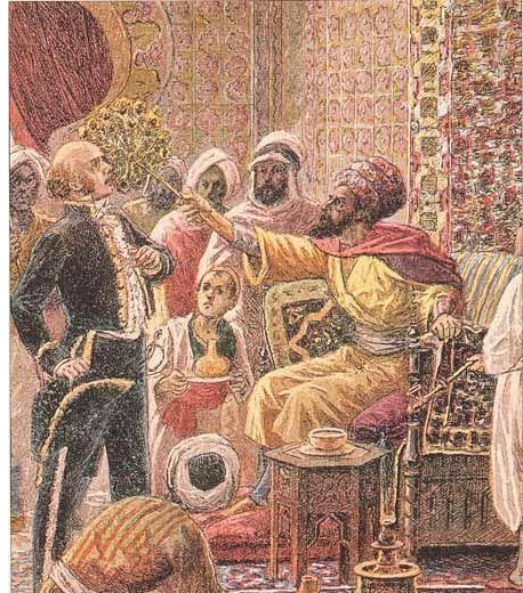
Depuis bien trois siècles (en fait depuis la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb), toutes les puissances européennes disposant d'une flotte avaient établi des colonies sur tous les continents. Malgré une réelle proximité géographique, la France n'avait cependant jamais encore mis le pied en Afrique du Nord, celle-ci faisant partie de l'empire ottoman, qui fut longtemps une puissance redoutable

La Prise de possession de l'Algérie

Tout commence par l'affaire dite du "*coup d'éventail*"... Nous sommes en 1827, le 30 avril. Ce jour-là le *Dey d'Alger* reçoit en audience le consul de France.

L'Algérie était, depuis le 16^e siècle, une colonie turque (on sait, grâce à Molière, que des pirates turcs, les *barbaresques*, ont jadis sévi au large de nos côtes, venant de Tunis ou d'Alger ; on se souvient de : « *Que diable allait-il faire dans cette galère ?* »¹).

"*Dey*" était le titre du représentant du pouvoir turc à Alger. Ce jour-là il recevait le consul de France, pour débrouiller un litige commercial en cours. La discussion s'est envenimée au point que le Dey souffleta le consul d'un coup de son chasse-mouches. L'incident est resté dans les annales sous le nom de l'affaire du *coup d'éventail*.



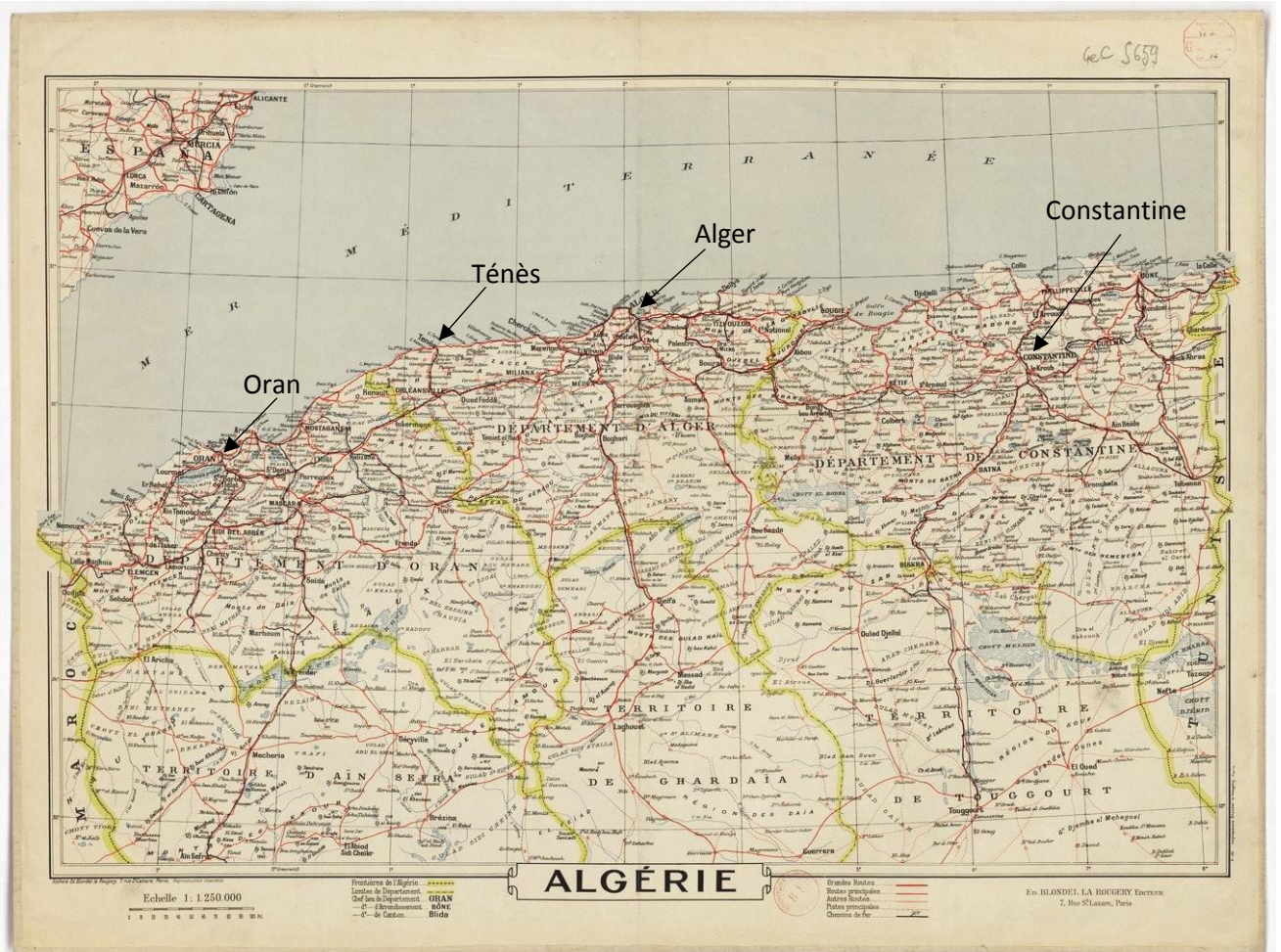
C'est un affront diplomatique !... La France en fait un *casus belli*.

Le Roi (Charles X) demande des excuses ; le Dey refuse. S'en suivent un ultimatum qui sera rejeté, un blocus maritime d'Alger, une bataille navale en face de la ville, des accrochages navals en d'autres points de la côte... Pour finir, le 14 juin 1830, une armée de trente mille hommes débarque à Sidi-Ferruch (30 km à l'ouest d'Alger).

On ne peut pas dire que militairement l'opération fût improvisée : le plan détaillé en avait été établi... par Napoléon en 1808, date à laquelle l'Empereur avait envoyé à Alger un espion, le capitaine Boutin, qui, déguisé en Arabe, avait pendant deux mois fait tous les relevés préparatoires à un débarquement ainsi qu'à la marche pour ensuite prendre Alger à revers. Ce plan a été exactement réalisé en 1830. C'est le début de la conquête de l'Algérie, laquelle s'achèvera en 1847 par la reddition de l'Émir Abdelkader, qui avait rassemblé sous son autorité les tribus hostiles à la France.

¹ Dans *Les Fourberies de Scapin*.

1877 Antonin soldat

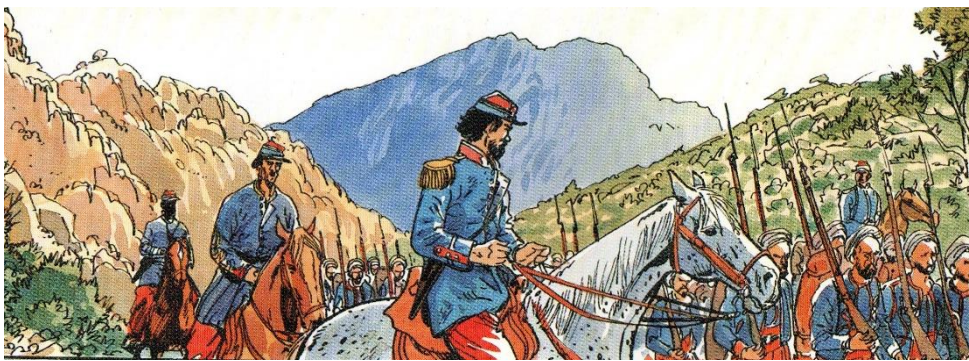


Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Pour donner une idée des dimensions du pays, disons que la distance entre Oran et Alger est de 360 km à vol d'oiseau et de 450 km par la route.

Antonin effectue son service militaire à Oran, dans le 139^e Régiment d'Infanterie. Sa fiche matricule militaire (voir Annexe 5) décrit son parcours : incorporé en décembre 1877, il est caporal en août 1878 et sergent le 1^{er} août 1879. Ses fonctions étaient précisément sergent-fourrier (c'est-à-dire sous-officier chargé de l'intendance). La fiche ne donne pas d'information sur les opérations menées pendant ce temps par son régiment. On sait par ailleurs qu'en 1871 il y eut en certains endroits des révoltes et donc des opérations militaires, mais c'était sept années avant l'arrivée d'Antonin dans l'Oranais.

D'une façon générale les troupes françaises en Algérie (cent mille hommes tout de même) avaient des activités, soit de patrouilles et d'occupation du terrain, soit de travaux pour préparer l'aménagement de futurs villages de colonisation. Ces activités peuvent être illustrées par les images qui suivent, tirées d'une bande dessinée d'aujourd'hui éditée chez Casterman¹. Elles donnent au passage une idée de l'uniforme des soldats de l'époque.



Le sergent-fourrier Antonin Fabre est "*versé dans la réserve*", cela signifie qu'il est rendu à la vie civile, le 1^{er} juillet 1882, à Oran. Il a 26 ans.

On sait, toujours par sa fiche matricule qu'Antonin a ensuite effectué deux périodes d'exercice : une du 25 août au 21 septembre 1883, sans doute dans son régiment, une autre dans un bataillon de Zouaves du 15 au 29 avril 1887.

¹ Carnets d'Orient : *L'Année de feu*, de Ferrandez (1994)

1882 Antonin plâtrier

C'est l'Armée qui avait amené le soldat Antonin Fabre à Oran, logiquement l'Armée aurait dû le ramener à Toulouse. Nul doute que ce fut sa propre décision de rester en Algérie. La politique gouvernementale était alors de favoriser le peuplement de la terre algérienne. À Paris, dans les ministères, des Services examinaient quotidiennement les dossiers de candidats au départ vers cet espace destiné à un bel avenir. L'État prenait à sa charge l'acheminement des citoyens sélectionnés. Antonin, lui, était déjà sur place. Si sa motivation nous est inconnue, on peut être sûr, en revanche, que son projet de rester vivre en Algérie ne pouvait qu'avoir la faveur des autorités. Il avait en main un métier puisqu'il était déjà plâtrier au moment de son incorporation. Comme il en avait l'obligation, il avisa l'autorité militaire, le 20 avril 1885, de son lieu de résidence : rue de la Vieille Mosquée à Oran.

Mariage avec Eugénie Favier

Le 4 mai 1889, soit sept années après avoir quitté l'armée, il épouse Eugénie Favier. Quand il se marie il va vers ses 33 ans, elle en a 23. Eugénie est née en 1865 à Ténès, petite ville à mi-chemin entre Alger et Oran. Son père Henri Favier, est maçon ; sa famille vient d'Avignon et compte des maçons, menuisiers et ouvrières en soie depuis trois générations¹. Il est arrivé enfant en Algérie, à Ténès, et c'est là qu'en 1861 il a épousé Josepha Arronis qui, elle, était née à Murcie, en Espagne. L'acte de mariage d'Antonin et Eugénie (Annexe 6) nous apporte des enseignements intéressants.

On imagine mal aujourd'hui qu'un homme de 32 ans doive, pour se marier, avoir le consentement de ses parents. C'est pourtant ce qu'Antonin dut obtenir : pas facile lorsque le papa réside à Toulouse et que le futur marié habite Oran... Qu'à cela ne tienne ! Le consentement du père, le forgeron Antoine, est acté par un notaire de Toulouse qui l'envoie à un collègue à Oran !... Quant au consentement de la maman, la question ne se pose pas car elle est décédée... Mais justement, la lecture de son acte de décès, au moment des formalités du mariage civil, cause une grande surprise à Antonin : il entend que sa maman est prénommée *Germaine*, alors que pour lui elle s'est toujours appelée *Louise* ! Alors il n'hésite pas à intervenir ! L'acte de mariage d'Antonin retrace cet épisode : *"le futur déclare et affirme par serment que c'est par erreur que dans l'acte de décès de sa mère cette dernière y a été prénommée « Germaine » au lieu de « Louise ». Les témoins affirment aussi par serment cette même déclaration"*.²

On apprend également à la lecture de l'acte que les parents de l'épouse Eugénie habitent eux aussi Oran, et non plus Ténès, la localité où ils résidaient lors de sa naissance.

Enfin la liste des témoins nous indique que le jeune ménage est bien établi dans la société locale : on y voit un entrepreneur en menuiserie³, un fabricant de tabacs, un employé de la compagnie des Chemins de Fer de l'Ouest Algérien et... un rentier.

¹ Le père d'Henri est Joseph Favier, né à Avignon en 1816. Sa mère s'appelait Madeleine Auran.

² Le piquant de l'affaire est qu'officiellement sa mère s'appelle bien *Germaine*, du prénom qu'elle a déclaré lors de son propre mariage avec Antoine en 1852... (voir Annexe 2)

³ Joseph Dausier, qui est (ou sera plus tard ?) l'époux de Marie Favier, sœur de la mariée.

Antonin et Eugénie quittent Oran pour Alger...

Nous ne disposons pas de témoignages concernant la vie de la jeune famille Fabre à Oran. Pas de photo, pas de correspondance... On sait simplement, par les actes de naissance des enfants, qu'elle a déménagé plusieurs fois. Antonin et Eugénie ont des amis et relations parmi les entrepreneurs locaux... Les parents Favier sont proches, habitant la même ville.

On pense qu'à cette période Eugénie n'avait pas d'activité professionnelle, en tout cas aucune activité n'est annoncée ni lors de son mariage à 23 ans, ni lors des naissances de ses enfants une et quatre années plus tard.

Leur premier enfant *Joseph Jacques Henri* est né le 9 février 1890. Dans la famille il est appelé *Henri*. À partir de son incorporation en 1911, l'Armée le connaîtra sous les prénoms de *Joseph Jacques*. Dans la suite du récit nous l'appellerons *Joseph Henri*.

Trois ans après Joseph Henri, naît *Berthe Joséphine Marie* le 23 janvier 1893 ; dans la famille elle est simplement appelée *Berthe*. Elle sera ma grand-mère.

Tous deux ont reçu une éducation dont on peut avoir une idée à la lecture de quelques écrits que nous avons d'eux¹. On n'a pas de photos... Une chose est certaine : c'est qu'Antonin a maintenu le contact avec sa famille restée à Toulouse, car sans cela les visites entre les deux rives de la Méditerranée qui se sont déroulées ensuite (à partir de 1910), n'auraient jamais existé...

Au plan professionnel, on sait qu'Antonin était plâtrier. Était-il artisan-entrepreneur ? Était-il employé ?... J'ai un souvenir personnel, un souvenir d'enfant, qui se rapporte à son métier de plâtrier.

Dans l'appartement de mes parents (au *Foyer Municipal* à Hussein-Dey, dans la banlieue d'Alger) il y avait une petite pièce aveugle qui servait de débarras, où étaient rangés les outils de la maison : parmi ces outils une petite truelle. Un jour (j'avais une dizaine d'années) ma mère Rollande me dit, alors que j'avais en main cet outil : "C'est la truelle de mon grand-père, qui était plâtrier ; il a travaillé aux sculptures du *Casino de Fort-de-l'Eau*." Je ne sais pas ce qu'est devenue cette truelle de plâtrier ; elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à la truelle représentée sur la photo ci-contre, tirée d'un catalogue d'outils anciens de plâtrier.



Ainsi Antonin a participé à la réalisation du *Casino de Fort-de-l'Eau* !

¹ En particulier, la lettre écrite par Joseph Henri à sa mère le 9 mars 1915, qu'on lira plus loin, et également des lettres de Berthe à la famille de Toulouse pendant la Guerre de 1939-45.

Fort-de-l'Eau est une station balnéaire située en bord de mer à une trentaine de kilomètres d'Alger. Je me souviens y être allé, étant adolescent¹ ; ce n'était pas pour fréquenter le casino mais pour déguster des brochettes aux terrasses des cafés !...



La photo-carte postale ci-dessus montre le casino en 1907. Le bâtiment comportait de grandes salles aux plafonds ornés, comme le montre la vue de la Salle des Fêtes ci-dessous.



¹ J'ai quitté Alger en 1957, à l'âge de 19 ans.

On comprend qu'un chantier du prestige et de l'importance d'un tel Casino ait intéressé un plâtrier... Assurément cela peut même justifier qu'un artisan ou entrepreneur d'Oran décide de déménager et de s'installer à Alger¹ pour être partie prenante dans sa réalisation.

Le chantier du Casino a commencé en 1891². Dans une construction d'une telle ampleur le plâtrier n'intervient qu'après l'édification des murs et plafonds... Antonin aurait donc travaillé au Casino de Fort-de-l'Eau, à partir d'une année postérieure disons à 1893 ou 1894...

Les documents conservés dans la famille ne donnent pas d'information sur la date du déménagement, mais tout laisse penser qu'il a dû se produire à cette époque.

1905 Le drame !

Une recherche menée par Jacques Féliu³ a apporté un éclairage sur la tragique réalité : le décès d'Antonin le 15 juillet 1905 à Alger.⁴

Il avait 48 ans. De quoi est-il mort ? On ne sait pas, mais c'est un drame !

Eugénie se retrouve veuve avec deux enfants : Joseph Henri, qui a quinze ans et Berthe, qui en a douze.

On manque d'information sur leur vie à cette période. On sait qu'en 1910 Joseph Henri ira, à 20 ans, rendre visite à la famille de son père à Toulouse, et qu'en 1911 Berthe se mariera.

Avant de poursuivre le parcours de la veuve Eugénie Fabre et de ses enfants à Alger, jetons un regard sur la famille qu'Antonin a quittée à Toulouse en 1877 lorsqu'il est parti au service militaire à Oran, et qu'il n'a jamais revue...



¹ Distance Oran-Alger par la route : 450 km.

² Source internet : www.fortdeleau.net/casinostation.html

³ Jacques Féliu est, comme moi, petit-fils de Berthe, la fille d'Antonin le plâtrier (voir p. 9).

⁴ Les Archives Nationales d'Outre-Mer ne donnent pas d'information nominative sur les actes d'état civil postérieurs à 1904. Jacques a trouvé l'information sur une table décennale des décès. À la date du 5 juillet 1905, Antonin habitait 5 rue d'Orléans à Alger.

À Toulouse, pendant ce temps...

Souvenons-nous que lorsqu'il est parti de Toulouse en 1877, Antonin a quitté le foyer d'Antoine le forgeron son père, et Germaine Louise sa mère, blanchisseuse. Il a laissé aussi ses deux sœurs : Marguerite, qui avait dix-sept ans et Antoinette qui en avait treize.

On a déjà indiqué que l'aînée des deux, Marguerite (celle qui, à douze ans, lors du recensement de 1872 était comptée comme repasseuse) ne s'est jamais mariée. Elle mourra à Toulouse le 23 mai 1905... deux mois avant le décès de son frère Antonin à Alger !

La sœur cadette Antoinette a exercé le métier de lingère. Elle épousa en 1888, Raymond Briol ¹, menuisier, né à Escalquens (Haute-Garonne) ; le mariage s'est déroulé à la mairie de Toulouse le 6 octobre : Antoinette a 24 ans, son époux 25. Nous n'avons pas de photo d'eux à cette époque ; voici leurs portraits bien plus tard...



Antoinette



Raymond Briol

Pendant les années où chez les Fabre d'Oran naissaient Joseph Henri (en 1890) et Berthe (en 1893), les Briol de Toulouse eurent trois enfants : trois filles représentées sur la photo ci-contre ; de gauche à droite :

- Marie Antoinette, née en 1894. Elle sera victime le 25 octobre 1918 de la pandémie de grippe espagnole.
- La plus jeune, Mathilde Théodorine née en 1898.
- L'aînée, Marie-Louise, née en 1899, que dans ce récit on appellera plus loin *cousine Louise*.

Nous parlerons largement de cousine Louise et de Théodorine, qui ont marqué ma mémoire d'enfant.

On a souligné qu'Antonin n'avait jamais revu sa famille toulousaine, mais qu'il avait gardé avec elle des relations qui ont permis par la suite plusieurs voyages réciproques entre les deux rives de la Méditerranée, dont on a les traces :

- Joseph Henri Fabre ira à Toulouse rendre visite à ses cousines (1910)
- Marie Louise Briol se rendra à Alger pour le mariage de Berthe Fabre le 24 juin 1911.



¹ Raymond Briol (qui a épousé Antoinette Fabre) n'a pas de lien de parenté avec le Briol qui était le père de la maman d'Antoinette.

Les Fabre d'Alger

Oran était certes une ville importante, mais la ville qu'habitent maintenant Eugénie et ses deux enfants fait figure de petite capitale ; son port reçoit des paquebots transatlantiques, comme le montre cette photo-carte postale, dont l'affranchissement mentionne la date : le 27 septembre 1910.



Ils habitent rue du Commerce, en plein cœur de la ville ; c'est au pied de la Casbah, l'ancienne ville arabe.

On est en 1910, les événements vont bientôt se précipiter, aussi bien dans l'ordre familial et privé que dans la vie sociale et publique : la Grande Guerre approche...



Joseph Henri fait un voyage à Toulouse

À cette époque (on est aux alentours de 1910), le voyage d'Alger à Toulouse n'est pas aussi aisé qu'il le sera par la suite ; cela ne décourage nullement Joseph Henri Fabre : il décide d'aller à Toulouse faire la connaissance de sa tante Antoinette, la sœur de son papa défunt, et de ses trois cousines germaines.

Joseph Henri est dans sa vingtième année, et exerce la profession de comptable. C'est un jeune homme de belle prestance, comme on peut le voir sur la photo en pied ci-contre. Il a les cheveux châtain foncé tout en ayant les yeux bleus : cela c'est sa fiche militaire qui nous l'apprend (voir Annexe 10).

C'est par la photo ci-dessous, où l'on voit Joseph Henri en compagnie de ses trois cousines germaines, que nous avons découvert l'existence de ce voyage à Toulouse. Au côté du beau jeune homme Marie Louise, du même âge que lui ¹ puis, de droite à gauche, Marie-Antoinette et Mathilde Théodorine.



¹ Pour être précis, Louise est son aînée de six mois.

Juin 1911 Le mariage de Berthe

À Alger, Berthe, la jeune sœur de Joseph Henri, a rencontré Amédée Foyot. Ce dernier est de sept ans son aîné : elle a 18 ans, lui 25. Amédée est né le 8 avril 1886 à Bourkika, village de colonisation dans la plaine de la Mitidja, situé à une centaine de kilomètres d'Alger. Son père, François Foyot est né le 6 novembre 1843 à Gourgeon dans la Haute-Saône ; c'est donc la rencontre, à Alger, d'un descendant de Frانس-Comtois et d'une descendante de Toulousains.



Amédée est employé à la Cartoucherie à Alger, dans un lieu qu'on appelle l'Arsenal de l'Artillerie.

Le mariage est célébré le 24 juin 1911 à Alger.

Nous n'avons pas de photo du mariage de mes grands-parents Berthe et Amédée. On sait simplement que, dans le pur respect de la tradition, la noce comportait, autour des mariés, des garçons et demoiselles d'honneur, enfin... au moins deux : Joseph Henri (21 ans) le frère de la mariée, et... sa cousine Marie Louise Briol (21 ans) venue spécialement de Toulouse !... Une carte écrite par Marie Louise à sa sœur Marie Antoinette, le 22 juin, avant-veille du jour du mariage, apporte des précisions intéressantes : ¹

« Nous sommes bien préoccupés car la noce approche. J'ai Henri² comme garçon d'honneur. Le fiancé de Berthe est bien aimable et je me prépare à bien m'amuser. »

La date fixée pour le mariage de Berthe (24 juin) a permis à son frère Joseph Henri d'être présent, trois mois avant qu'il ne parte au service militaire le 8 octobre.

Les nouveaux mariés s'installent dans un quartier d'Alger, appelé Belcourt. En 1912 naîtra leur premier enfant André Foyot.

¹ Ces précisions ont été données (en 1994) par Marthe, la fille de Marie Louise, au deuxième fils de Berthe, Henri Féliu (décédé en 2002). Le fils de ce dernier, Jacques m'en a communiqué le texte.

² Dans la famille Joseph Henri est toujours appelé Henri.

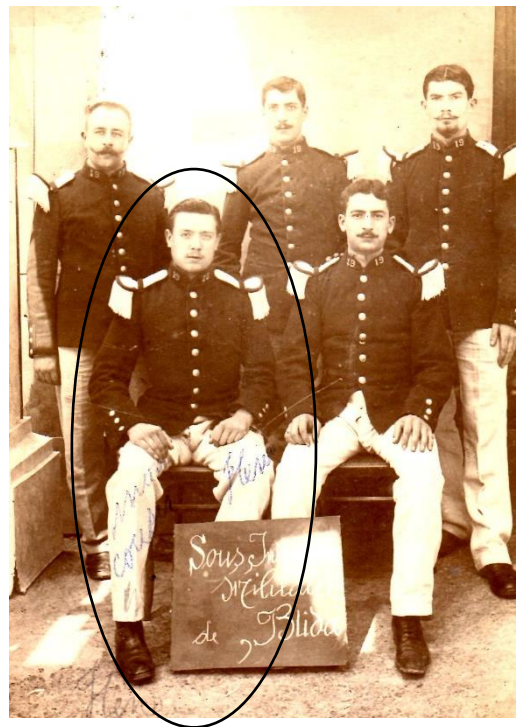
1911-1915 Joseph Henri soldat



Joseph Henri a franchi le cap de la vingtième année. En octobre il est convoqué au service militaire. Les règles ne sont plus les mêmes que celles qu'a connues son père à Toulouse en 1877 : fini le tirage au sort désignant ceux qui feront cinq ans ! Maintenant tout le monde fait deux ans. Sa fiche matricule militaire (voir Annexe 10) indique qu'il effectue son service du 9 octobre 1911 au 8 novembre 1913.

Comme Joseph Henri n'a pas une excellente vue, il est affecté, non au service armé mais dans les services auxiliaires, au sein des 19^e puis 21^e section des Commis et Ouvriers de l'Armée. Il fait partie des services d'Intendance.

La photo ci-contre le montre avec ses camarades de la *Sous Intendance Militaire Blida*



Peu de temps après son retour de l'Armée il se marie, le 18 juin 1914, avec Julie Xavière Santini, qui a 19 ans.

Leur vie de nouveaux mariés ne dure pas longtemps : à peine plus d'un mois ! Très vite en effet le jeune couple est confronté à l'implacable actualité : le 2 août 1914 éclate la première guerre mondiale.

Joseph Henri se retrouve à nouveau sous les drapeaux. Il arrive au corps le 8 août et passe devant une commission de réforme à Alger le 23 août. Cette fois la commission est moins restrictive que le Conseil de révision de 1911 qui l'avait orienté vers les Commis et Ouvriers de l'Armée. Il est maintenant déclaré *Bon pour le service armé* et affecté au 3^e Régiment de Zouaves à Constantine.



Joseph Henri a été identifié grâce à une croix au verso de la photo.



Cette photo d'une chambrée provient d'un album tenu par Berthe. C'est elle qui a placé le point au-dessus du soldat en position centrale : son frère Joseph Henri.

Le 9 mars 1915 Joseph Henri écrit, depuis Constantine, à sa maman Eugénie pour lui annoncer son imminent départ pour la France ; il lui demande également, en des termes émouvants et d'une grande sensibilité, d'annoncer son départ à *Lilie* (Julie) sa jeune épouse. Voici le texte de cette lettre qui, lue aujourd'hui quand on sait qu'il mourra quatre mois plus tard, apparaît pathétique.

Chère Mère

Tu m'excuseras de ne pas t'avoir donné de mes nouvelles plus souvent, tu sais au régiment, nous remettons toujours au lendemain.

Enfin je me décide, je sais fort bien que tu m'excuseras douce et bonne mère et pour la peine reçois deux gros baisers de ton fils qui t'aime bien.

*Je tiens à te féliciter chère mère, car ma chère *Lilie* m'a dit que tu étais très courageuse, c'est très bien.*

Il faudra que tu le sois encore davantage, sois le autant que ton fils.

*Je t'en supplie devant *Lilie*, et dans sa position : tache de rire et d'être gaie, en lui disant que je pars dimanche avec tous mes camarades.*

Sois bonne pour elle ainsi que pour mon autre mère, c'est-à-dire, sa mère autant que tu l'aurais et que tu l'as toujours été pour ton fils.

Sois courageuse, car je reviendrai, quelque chose me le dit. Dieu qui est si bon et que je te recommande de prier un peu voudra bien me permettre de voir le fils qu'il a bien voulu si vite m'envoyer au lendemain de mon mariage. Je le bénis car ce sera pour notre bonheur.

*Aussi, craignant un accident je te supplie d'annoncer la nouvelle à ma *Lilie* avec tous les ménagements possibles. Pour cela, vois madame Santini toute seule et tu le lui diras, elle connaît le cœur de sa fille et saura bien s'y prendre pour le lui expliquer.*

Surtout soyez courageuses.

Allons, chère mère, je compte beaucoup sur toi.

Je termine en t'embrassant bien affectueusement, ainsi qu'à ma deuxième mère.

Priez bien le bon Dieu et il exaucera vos prières j'en suis certain.

Doux baiser de votre fils

J Fabre

Une photocopie de la lettre manuscrite figure en Annexe 9. On y remarque la qualité du propos ainsi que l'élégance de l'écriture. On est aussi frappé par la grande délicatesse ("*Aussi, craignant un accident, je te supplie d'annoncer la nouvelle à ma *Lilie* avec tous les ménagements possibles*")

La lettre est datée du 9 mars ; Joseph-Henri a écrit : « *je pars dimanche avec tous mes camarades...* »

Or il n'est pas parti avec ses camarades !...

Stupeur ! Que s'est-il passé ?



Pour le comprendre il faut consulter la fiche matricule du soldat Fabre (Annexe 10). À sa lecture on comprend que, postérieurement à la rédaction de la lettre du 9 mars, Joseph Henri a eu un brutal accident de santé... justifiant l'examen de son cas par la Commission de réforme de Constantine (lieu où est basé son régiment) ; celle-ci, réunie le 26 mai 1915 déclare Joseph Henri Fabre « *réformé n° 2 pour tumeur cérébrale* ». En conséquence il est rayé des cadres à compter du lendemain 27 mai et renvoyé chez lui à Alger.

Dans le langage de l'Armée, "*réformé n° 2*" signifie que l'affection déclarée par la Commission chez ce militaire n'est pas liée au service, mais qu'elle a été contractée avant l'incorporation. À la différence du "*réformé n°1*", qui est censé avoir contracté l'affection en service commandé. La nuance n'est pas mince, puisque le *réformé n°1* a droit à une pension, pas le *réformé n°2*.

Dans le cas de Joseph Henri on ne peut manquer d'être surpris, car moins d'un an auparavant (le 23 août 1914) une Commission de réforme l'avait bel et bien déclaré *Bon pour le service armé* !

On n'a pas d'information sur son retour de Constantine à Alger. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il meurt deux mois plus tard, le 25 juillet 1915.



La jeune épouse Julie Santini (*Lilie* dans la lettre) se retrouve brutalement veuve.

Le fils attendu dont parlait Joseph Henri dans la lettre écrite à sa mère le 9 mars est Pierre Fabre, qui ne connaîtra jamais son papa. On parlera de lui plus loin.

Julie Santini, veuve Fabre, prend une concession dans le cimetière européen de Bab-El-Oued à Alger, et fait réaliser un caveau pour inhumer son époux. Dans ce caveau reposent maintenant plusieurs membres des familles Fabre-Féliu-Foyot, dont ma grand-mère Berthe.

Mon fils Baptiste, se trouvant de passage à Alger en novembre 2007, est allé à ce cimetière, et a ramené des photos de la tombe et du registre des inhumations.

Inscriptions sur la pierre tombale :



Ici reposent

*Joseph Henri Fabre
né le 9 février 1890
décédé le 25 juillet 1915*

*Julie Pinelli épouse Pons
décédée à l'âge de 41 ans*

*Berthe Fabre épouse Féliu
décédée le 10 février 1942
à l'âge de 49 ans*

*Féliu Jacques
décédé le 29 juillet 1944
à l'âge de 59 ans*

Jean Féliu décédé le 11-10-1958

La deuxième personne de cette liste (*Julie Pinelli épouse Pons*) est extérieure au présent récit : il s'agit d'une tante de Julie Santini (maintenant veuve Fabre), ayant le même prénom qu'elle. Julie Santini a en effet recueilli dans le caveau de la concession acquise pour enterrer son époux, une sœur de sa maman, décédée prématurément (à 41 ans) : Julie Pinelli épouse Pons, décédée le 5 avril 1918.

Le cinquième nom est celui de Jean Féliu, enfant décédé quelques mois après sa naissance, d'Henri Féliu, le fils de Jacques Féliu et troisième enfant de Berthe Fabre.

Sur le registre figure un nom qui n'est pas gravé sur la pierre : Foyot André : 12/02/1962. Il s'agit du premier fils de Berthe, né en 1912.

| Titulaire de la concession | | | | Personnes inhumées | |
|----------------------------|------------------------------|----------------|---------|---|---|
| Mobilière N° | | | | | |
| 5463 | SANTINI Julie veuve Fabre | 2 ^e | 23.3.20 | <i>Féliu Jean</i> <i>Féliu Joseph</i> <i>Féliu André</i> <i>Féliu Berthe</i> <i>Féliu Jacques</i> <i>Foyot André</i> | 13.11.19 a. 2 ^e 27.7.16 11.6.12 31.7.14 13.2.62 → à 2 ^e avec enfant |
| | M. M. Desouches | | | | on Doubl à 1.30 ^e |



Il faudra beaucoup de courage à Julie Santini pour surmonter l'épreuve.

Voici la photo envoyée par Julie à sa cousine toulousaine chère Marie-Louise le 27 juin 1916. On y voit Julie en deuil, le petit garçon Pierre et, "au ciel" l'époux disparu.



Du sixième jour du mois de Novembre
 L'AN mil. neuf cent dix huit à trois heures du soir
 ACTE DE DÉCÈS de Amédée Foyot
époux de Berthe Josephine Marie Fabre
 décédé à Alger, rue Hôpital civil le jour hier
 à cinq heures du Matin profession d'employé à la
carbone âgé
 le huit deux ans né à Bourakka département
 de alger, le huit avril mil huit
cent vingt six demeurant à Alger allée des Misères 3

Ainsi, Amédée a quitté son foyer pour aller, non pas combattre dans un régiment, mais travailler dans une entreprise à Oran ; un an et cinq mois plus tard il est déclaré "réformé n°2"¹ ! On ne peut qu'être surpris par cette décision, qui dénie tout lien entre sa maladie et le service.

Trois ans plus tard, en 1921, le Tribunal civil d'Alger ne sera pas du même avis puisqu'il accordera à ses enfants le statut de *Pupilles de la Nation*, reconnaissant par là-même que sa maladie a bien été causée, ou aggravée, par son service au profit de la Nation.

La mémoire familiale a retenu que cette maladie présentait les mêmes symptômes que ceux qui se manifestaient chez les soldats revenus "gazés" de la guerre, victimes des gaz mortels envoyés par l'ennemi. C'est ce que je croyais avant de me pencher sur les documents d'archives militaires. C'est également ce qu'a pensé ma cousine Gisèle Foyot² dont c'était aussi le grand-père. Nous savons maintenant que si Amédée a été gazé, ce n'est pas sur le front, et ce n'est pas par un gaz ennemi !



Berthe se retrouve veuve avec deux enfants âgés respectivement de six ans (André) et deux ans (Rollande ma mère).

Ce drame survient, rappelons-le, trois ans après l'autre drame, celui de son frère Joseph Henri, mort d'une tumeur cérébrale alors qu'il était, lui aussi, sous les drapeaux, laissant une veuve et un petit garçon...

Le sort a durement frappé les familles Fabre et Foyot à Alger pendant cette période de la guerre 1914-1918.



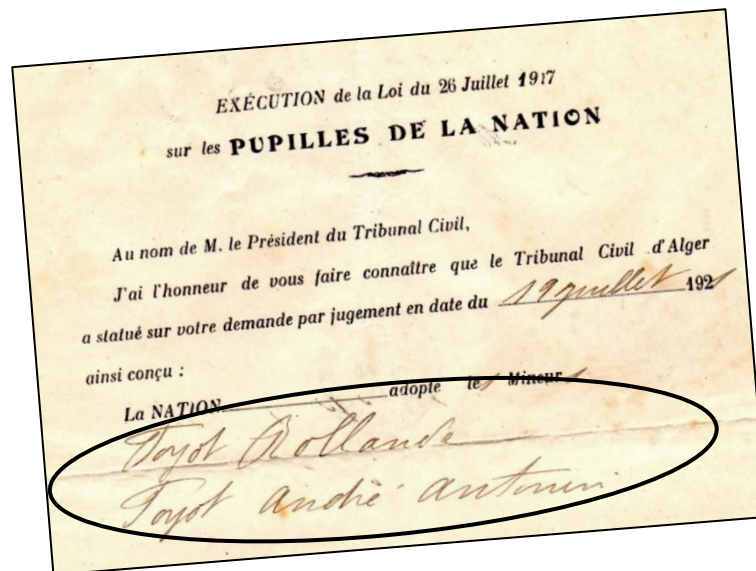
¹ Comme déjà dit, signifie que sa maladie n'est pas imputable au service.

² Dans son récit *Une vie... ma vie* (2016), elle écrit (p. 9) : « mon grand-père Amédée Foyot est décédé en 1918 à son retour de la guerre. Les gaz lui avaient abimé les poumons ».

Les Pupilles de la Nation

Amédée Foyot ayant été déclaré *Réformé n°2*, nous doutons qu'elle ait bénéficié d'une pension. De quelles ressources disposait-elle pour vivre et élever ses deux enfants ? Elle avait son métier de blanchisseuse-repasseuse, qu'elle exerçait à son domicile. Je ne sais pas si le décès de son mari, ouvrier dans un organisme d'État travaillant pour la défense du pays et mort à 32 ans, lui a donné droit à une quelconque allocation... En tout cas, la qualité de *Pupille de la Nation* attribuée à ses enfants le 19 juillet 1921 par le Tribunal civil d'Alger a constitué une aide appréciée.

L'institution des *Pupilles de la Nation* a été créée en 1917 pour apporter une protection morale et matérielle aux enfants dont le père était mort par fait de guerre.¹ Une procédure judiciaire les déclarait "*adoptés par la Nation*". Cela facilitait l'obtention de bourses d'études et procurait quelques autres avantages sociaux. De fait, Rollande a bénéficié de bourses pour le parcours qui l'a amenée à l'École Normale d'Institutrices.



Le Préfet est un père pour les Pupilles de la Nation

Bien plus tard, Rollande a su faire jouer sa qualité de Pupille de la Nation lors d'une occasion bien particulière. Sortant de l'École Normale d'Institutrices en 1937, son premier poste fut à Burdeau, localité fort éloignée d'Alger (250 km). Elle se marie fin décembre 1937, avec Claudius mon père qui était militaire de carrière en garnison à Alger. Elle a alors écrit une lettre au Préfet, lui demandant d'intervenir auprès de l'Académie pour la faire rapprocher de son époux, expliquant qu'elle s'adressait à lui "*comme à un père*", puisqu'elle avait été *adoptée par la Nation*, et que le Préfet était le représentant de la Nation. Le fait est qu'elle a rapidement été mutée de Burdeau à Ménerville, localité proche d'Alger...

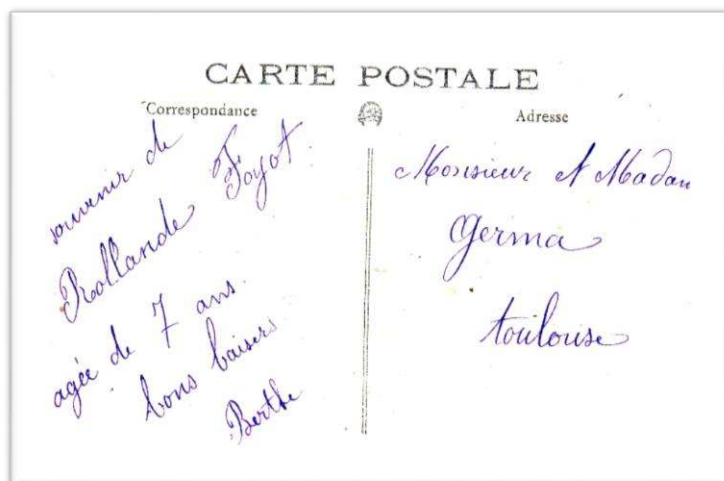
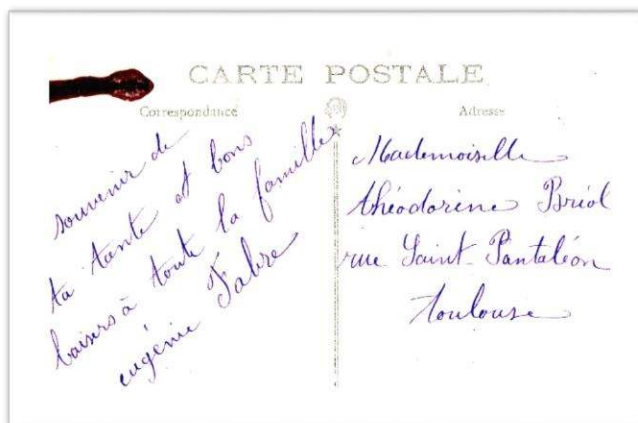
¹ L'Institution des *Pupilles de la Nation* existe toujours. Adaptée au temps présent, elle s'applique toujours aux enfants des militaires tués en opération, mais également à ceux des personnes victimes d'attentats terroristes...

Après la Grande Guerre...

La Grande Guerre fut, on le sait, dévastatrice pour les familles françaises... Pour notre souche toulousaine implantée en Algérie par un soldat du contingent qui en 1882 a décidé d'y rester, la période de la guerre 1914-1918 a été, sans qu'il y ait eu de tué à l'ennemi, une période funeste. Eugénie, qui avait perdu son époux Antonin le plâtrier en 1905 a vu successivement son fils Joseph Henri mourir à 25 ans en 1915, puis son gendre Amédée partir à 32 ans en 1918. On a des images de cette époque grâce aux photos-cartes postales échangées à l'époque entre Alger et Toulouse.



Eugénie Favier, veuve Fabre



Julie quitte Alger pour Colombes

Julie rencontre Lucien Fondacci, avec qui elle referra sa vie. Son fils Pierre aura donc un papa. À une date que je ne connais pas, Julie et Lucien quittent Alger pour s'établir à Colombes, près de Paris, où ils tiendront un magasin de Teinturerie-Pressing.



La photo ci-dessus, où l'on voit Julie à l'entrée de son magasin, a été envoyée par celle-ci à sa belle-sœur Berthe à Noël 1929. Comme on le verra plus loin, Berthe ira lui rendre visite à Colombes à la première occasion qu'elle aura de faire un voyage en France ; ce sera en 1932.

Julie et Lucien Fondacci auront un fils : César.

Julie décèdera prématurément à Colombes le 15 mars 1936, à l'âge de 41 ans.



Berthe se remarie...

Lorsqu'elle devient veuve, Berthe a 25 ans et deux jeunes enfants : André et Rollande.

À Alger, elle rencontrera Jacques Féliu. Cela va changer sa vie.

Jacques a 36 ans, il est né le 2 janvier 1885 à L'Arba, village dans la plaine de la Mitidja, à une trentaine de kilomètres d'Alger. Il vient d'un milieu rural. À vingt ans il est cultivateur, plus tard il sera employé à la société des Chemins de Fer de l'État. Ses parents Jean Féliu et Adèle Margarid sont issus de familles venues d'Espagne¹.

Jacques Féliu est un homme rassurant, d'un grand calme et d'une grande bonté, d'après mon souvenir d'enfant²

Berthe et Jacques se marient le 27 janvier 1926. Les deux enfants André et Rollande retrouvent un papa.



Jacques
Féliu



Debout : Berthe, Eugénie sa mère, Marie la sœur d'Eugénie
Au premier rang assis : Jacques, Rollande (10 ans)

La photo ci-contre date de 1926.

Elle est prise sur le balcon de l'appartement qu'ils habitaient dans le quartier Belcourt, dans la ville d'Alger.

Le foyer de Berthe et Jacques a successivement recueilli la maman de Berthe : Eugénie (la veuve d'Antonin), puis la mère de Julie (après la mort prématurée de celle-ci à Colombes en 1936).



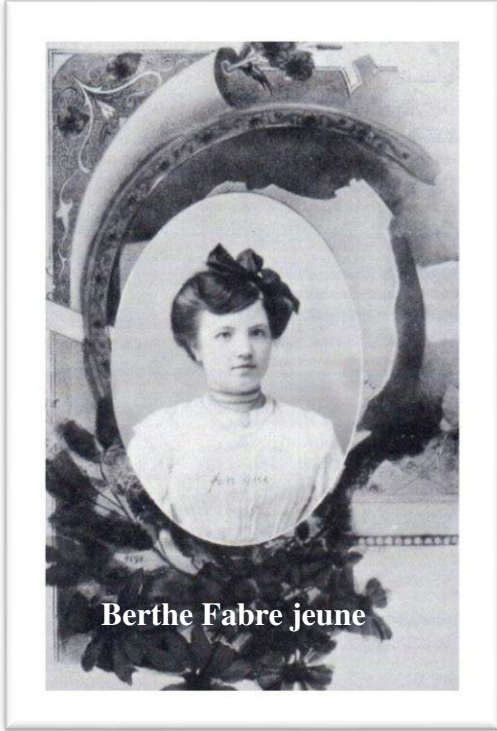
¹ Jean Féliu (1859-1932) est né en Algérie à L'Arba, de parents venant de Minorque, son épouse Adèle Margarid (1860-1945) est née dans la province de Valence.

² Après la mort de son épouse Berthe (le 10 février 1942), il vécut chez mes parents, où il est décédé le 29 juillet 1944 (j'allais alors vers mes six ans).

Galerie

On l'appelait *mémée Berthe*

La mémoire familiale a retenu que ma grand-mère Berthe Fabre, puis Foyot, puis Féliu, fille d'Antonin le plâtrier, était une personne de ressources. On a déjà dit qu'elle était repasseuse à son domicile. Elle a enduré les épreuves que furent les morts prématurées de son père (à 48 ans), de son frère (à 25 ans) et de son mari (à 32 ans) ...



Berthe Fabre jeune

Je n'ai pas connaissance de son niveau d'instruction, sauf que j'ai entendu dire qu'elle faisait à l'occasion office d'écrivain public pour son voisinage...

Lorsqu'il s'est agi de constituer pour le Tribunal civil d'Alger un dossier afin que ses enfants soient reconnus Pupilles de la Nation, elle dû suivre cette affaire jusqu'à son aboutissement : le jugement du 25 juillet 1921.

C'est encore la mémoire familiale¹ qui rapporte qu'en 1931, elle a "gagné" un procès qui l'opposait à son propriétaire, ce qui lui fit obtenir d'un coup une somme importante. Cela lui a permis de réaliser le grand voyage en France dont elle rêvait depuis longtemps.

Elle avait en effet toujours gardé le contact avec la famille de sa tante de Toulouse (Antoinette Fabre, la sœur de son père Antonin). Elle avait beaucoup apprécié en son temps la présence de sa cousine Marie Louise à son premier mariage en 1911. Dès que la situation l'a permis, elle a mis sur pied ce grand voyage en France. Ce fut en 1932.

Avant d'en faire le récit, je ne résiste pas à la tentation de montrer une photographie de Berthe prise quelques années auparavant.

Je n'ai pas le souvenir de ma grand-mère Berthe. Ma maman m'en a beaucoup parlé. On l'appelait *mémée Berthe*. Elle m'a connu, mais je n'avais pas quatre ans lorsqu'elle est décédée le 10 février 1942.

La photo ci-contre est prise à Alger début 1939, dans ses bras le narrateur à quelques mois....



¹ Par son fils Henri Féliu, qui en a parlé à son fils Jacques...

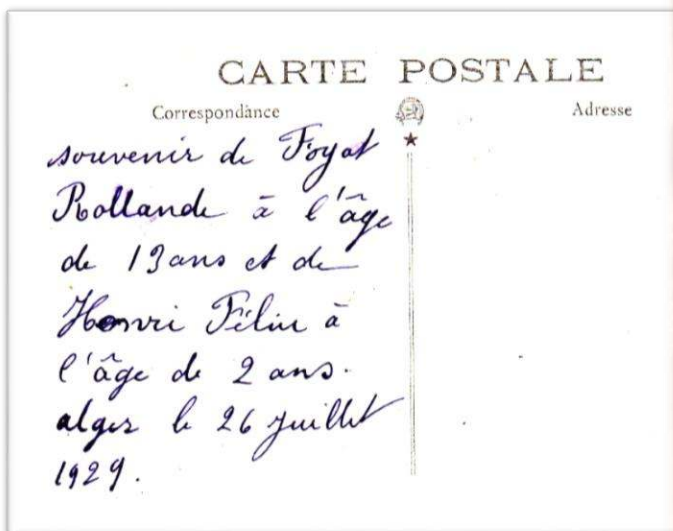
Berthe Fabre et Jacques Féliu



L'écriture au dos est de la main de Berthe



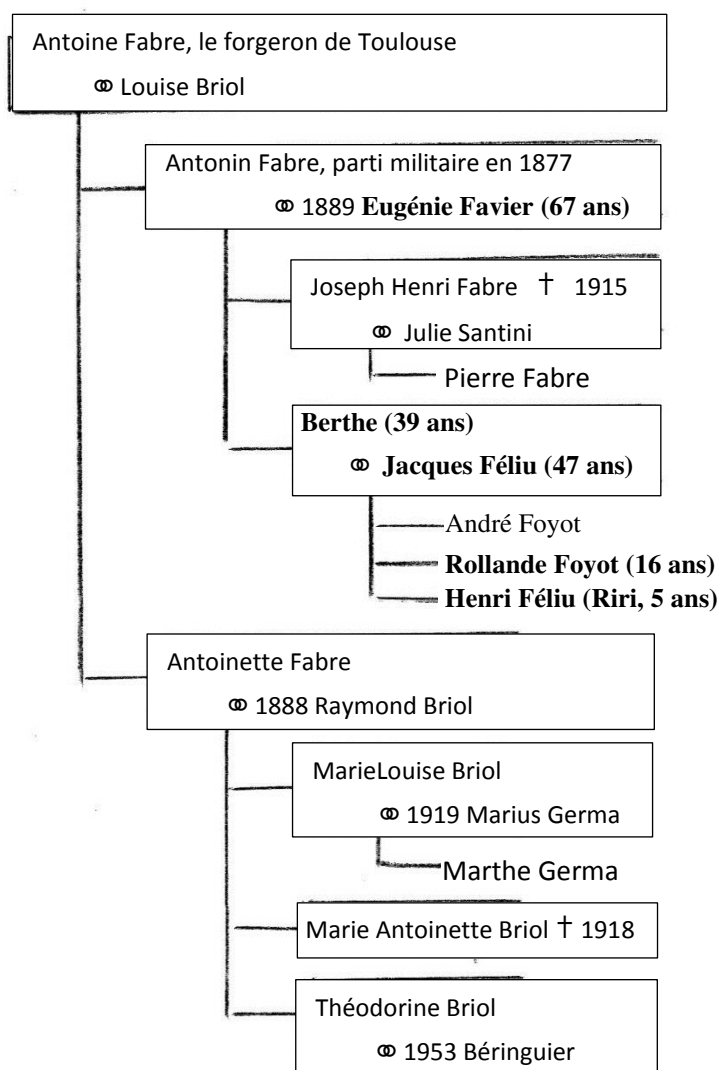
Rollande Foyot et Henri Féliu



L'écriture au dos est de la main de Rollande

Il est temps d'en venir au grand voyage de 1932.

Sur cet arbre simplifié figurent en caractères gras les cinq voyageurs d'Alger



Le voyage en France de l'été 1932

La famille de Berthe part d'Alger pour le voyage en France ; ils sont cinq : voyageurs : Berthe, sa maman Eugénie, qu'on appelle *Mémée Génie*, son époux Jacques, sa fille Rollande Foyot (16 ans), leur fils Henri Féliu (5 ans). Le fils aîné de Berthe, André Foyot (20 ans) n'était pas du voyage.¹

L'itinéraire s'articule autour des deux pôles qui sont lieux de rencontres familiales : Paris pour voir, à Colombes, Julie et son fils Pierre, et Toulouse pour retrouver Antoinette, et ses filles Marie Louise et Théodorine.

Bien sûr, les gens d'Alger vont en profiter pour faire du tourisme en métropole, comme en témoignent les photos figurant dans l'album familial de Berthe, que sa fille Rollande, ma maman, a soigneusement conservé.

C'est ainsi qu'on connaît leur périple : d'abord, Colombes bien sûr où habitent Julie et son fils Pierre, puis Paris, Versailles... Ensuite ce

sera Toulouse et, de là, Lourdes, Pau, Biarritz...

Pour la dernière partie du voyage, les parents Berthe et Jacques rentrent à Alger, tandis que les enfants Rollande et Henri, restent en France avec Mémée Génie, faisant un séjour de vacances traditionnelles dans une location saisonnière à Rabat les Trois Seigneurs, en Ariège, en compagnie de leur cousine Marie-Louise et de sa fille Marthe. En fonction de ses congés, Marius, l'époux de Marie-Louise les rejoint en week-end, et une semaine à la fin du séjour.

Tout cela a été organisé de longue date, en particulier la location du gîte à Rabat-les-trois-Seigneurs.



¹ Il s'est marié (avec Paulette Bonetto) au cours de cette même année 1932.

Paris et Colombes



À Colombes, de gauche à droite :
Jacques, Berthe, Lucien, Julie, Rollande



Pierre Fabre

Les
deux cousins
Rollande Foyot
et
Pierre Fabre



Paris, Jardin des Plantes

Adultes : Jacques, Berthe, Julie, Rollande
Enfants : César Fondacci, Henri Féliu



Paris, Tour Eiffel
Rollande avec
César Fondacci et Henri Féliu

Toulouse et le Sud-Ouest



Antoinette Fabre
et sa petite-fille Marthe Germa
à Toulouse, rue du Languedoc



Chez des cousins à Gragnague¹
Dans le cercle : Berthe et Marie-Louise



Berthe à Pau



Chez des cousins à Gragnague¹
Dans l'ovale : Marie-Louise et Berthe

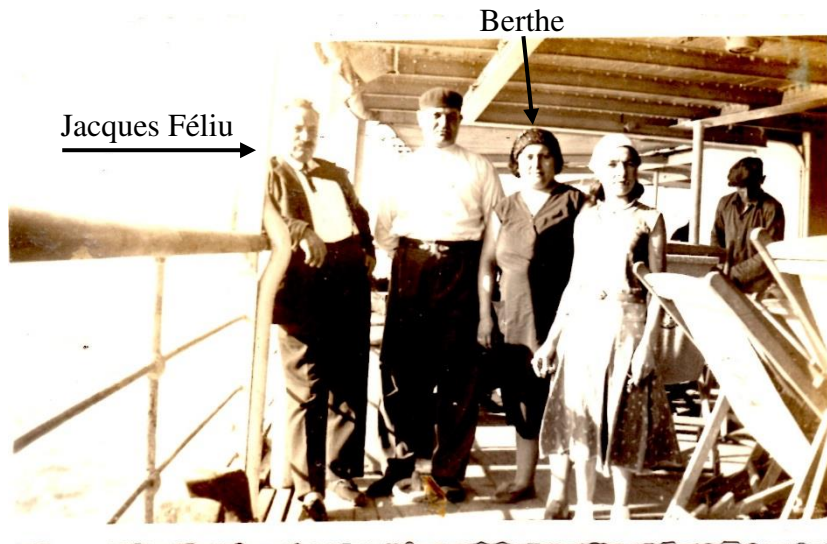


Henri et Rollande à Biarritz, juillet 1932

¹ Je n'ai pas retrouvé la trace de ces "cousins de Gragnague" chez qui Marie Louise aimait aller.

Rabat-les-Trois-Seigneurs

Comme signalé plus haut, la location de la maison de vacances (on dirait aujourd'hui un gîte) commencera après le départ de Berthe et Jacques Féliu pour Alger. Leur traversée de la Méditerranée se fit bien entendu par bateau. On connaît le nom du paquebot : *El Kantara*, parce que Jacques l'a noté au dos de la photo ci-dessous, en précisant "*Souvenir de mon voyage en France*". En revanche rien n'est dit sur l'identité de l'autre couple (amis rencontrés lors de la traversée ?).



Pour le séjour projeté de vacances à la montagne, Berthe a donc laissé en France sa fille Rollande (16 ans), le petit Henri qu'on appelle Riri (5 ans), et sa mère Mémée Génie âgée de 67 ans, en les confiant à sa cousine Louise. Sans nul doute, c'est cette dernière qui, depuis Toulouse avait réservé cette location ; elle y séjournera également avec sa fille Marthe, tandis que

Marius, qui travaille dans une banque, les rejoindra en fonction de ses disponibilités.

Rabat-les-Trois-Seigneurs est un petit village¹ dans la vallée du Saurat en Ariège, qui s'appelle ainsi parce qu'il est situé au pied d'un sommet qui s'appelle le Pic-des-Trois-Seigneurs (2200 m), lequel autrefois était le point de convergence de trois Seigneuries (Massat, Vicdessos et Rabat). Des prêtres, des bois, des ruisseaux partout, un habitat comme il pouvait en exister dans la première moitié du vingtième siècle dans un village de montagne... Bref quelque chose de vraiment "dépayçant" pour des citadins venant d'une lointaine colonie...

Je n'ai pas de photo de ce séjour². En revanche nous avons un intéressant témoignage sous la forme d'une lettre écrite par Rollande à sa maman. Cette lettre est une remarquable analyse du mode de vie de notre groupe d'estivants, avec des informations significatives sur le logis, par exemple : "*Il y a ce qu'il faut comme ustensiles de cuisine... Seulement il n'y a pas le gaz...*"), comme sur le village : "*il y a deux épiceries*"...

Voici une transcription de cette lettre du 13 août 1932.

¹ 440 habitants en 1932, 360 aujourd'hui.

² Sinon la photo ci-après du petit autocar décapotable du transport vers Lourdes et Bétharam

Rabat le 13 août

[1932]

Chère maman...

C'est avec grande joie, que nous avons reçu ton mandat, hier matin. Mémé était malade de n'avoir pas de lettre, elle se faisait des idées, maintenant elle est guérie. Nous attendons d'André une lettre qui n'est pas encore venue.

Tu veux que je te parle de l'appartement. Ma foi il n'est pas mal. Notre chambre est au second, celle de Louise au premier, et la grande cuisine, en bas. Les pièces sont assez vastes, les lits sont bons. Il y a ce qu'il faut comme ustensiles de cuisine. Il y a aussi deux épiceries au village. Seulement il n'y a pas le gaz, alors quand nous sortons nous ramassons du bois. Nous sortons toutes les après-midi, quelquefois le matin aussi avec Riri et Marthe.

Malheureusement, le temps est mauvais, il ne fait pas beau deux jours de suite. Alors on travaille au balcon. J'ai fini les mouchoirs. Marius vient demain. Il me portera du fil bleu, afin que je brode mon tablier pour l'année prochaine. Marius restera seulement trois jours pour le 15. Après, il reviendra une semaine. J'espère qu'alors il fera beau, nous pourrons sortir. Avant-hier, nous sommes allés à Tarascon, à 5 km pour faire des commissions. Riri a bien marché, aussi il était fatigué, puis nous sommes revenus en autobus.

Hier, comme il avait fait orage, nous avons ramassé des escargots sur la route. Avec Marius, nous irons chercher des champignons dans la forêt. Dis-nous le jour que nous devons partir de Toulouse, et si c'est le matin ou le soir.

Nous nous portons toujours bien. On a toujours bon appétit. Riri mange comme quatre, et il n'est pas constipé. Je regrette que Théodorine ne puisse venir à Rabat. Mais elle garde son congé pour aller à Paris en pèlerinage, au commencement de septembre. C'est dommage que nous ne puissions aller avec elle.

À Alger, la santé doit être bonne. Tata Graciette est sans doute au cabanon, elle a dû recevoir mes cartes.

J'espère qu'ils ont meilleur temps que nous, pour se baigner.

Je vais réécrire à André, pour savoir s'il est toujours en vie.

Le bonjour à madame Guigue (elle a dû avoir ma lettre), à madame Villéna, à la concierge.

Tu embrasseras toute la famille pour nous.

Nous vous embrassons papa et toi, affectueusement.

Rollande

qui pense souvent à sa chère maman

Je t'envoie notre photo dans l'auto-car allant à Bétharam.



L'autocar-taxi
pour l'excursion
à Lourdes

Les flèches indiquent,
de gauche à droite :

- Rollande
- Riri (Henri)
- Eugénie

Le voyage de juillet 1936

Le voyage de l'été 1932 fut suivi d'un autre voyage en France de Berthe et Rollande, en juillet 1936, qui les amena à Paris et Toulouse. Ce n'était pas un voyage d'agrément. Il se situait quatre mois après le décès de Julie (veuve Fabre puis épouse Fondacci). Berthe avait voulu rendre visite aux proches de sa belle-sœur décédée (elle n'avait pas pu être présente aux obsèques). Dans les papiers que j'ai, correspondant à ce voyage, figure une photo du magasin



de la teinturerie Fondacci ; au dos de laquelle deux adresses ont été notées, comme quand on se sert du dos d'une photo pour noter les adresses où l'on veut aller.

Annotations au dos :
Rue des Voies du Bois
Colombes
Pierrot Rue Maréchal Joffre

La *Rue des Voies du Bois* était l'adresse de Julie Fondacci.

Pierre Fabre (Pierrot) habitait à une adresse différente : *Rue Maréchal Joffre*.

De ce voyage en France, je n'ai que quelques photos témoignant du passage à Toulouse : Berthe et Rollande sont allées, avec Marie Louise et Théodorine, en excursion à la Cité de Carcassonne.



Les deux photos ont au dos la même annotation :
 « *Carcassonne 31 juillet 1936* »
 Photo de gauche : Berthe et Théodorine
 Photo de droite : Rollande et Théodorine.



Les visites réciproques qui se sont déroulées en 1910, 1911, 1932 et 1936 témoignent des fortes relations qui unissaient ma grand-mère Berthe (et ma mère Rollande) vivant à Alger, à leurs cousines toulousaines Marie Louise et Théodorine.¹ La deuxième Guerre mondiale va interrompre les échanges... Ils reprendront en 1947.

¹ Rappelons que Marie Louise et Théodorine avaient une sœur, Marie Antoinette (située entre les deux en âge) décédée en 1918 de la pandémie de grippe espagnole, à l'âge de 24 ans.

Février 1947 Le lieutenant Marcel à Toulouse

La guerre 1939-1945 terminée, cela faisait neuf années que, depuis le voyage de 1936, ma maman Rollande n'avait pas vu sa famille toulousaine. Entre-temps il s'était passé beaucoup d'évènements...

En octobre 1937, Rollande, fraîchement sortie de l'École Normale d'Institutrices, a rejoint son premier poste à Burdeau, localité fort éloignée d'Alger. Mais... juste avant de partir, elle a fait la connaissance de Claudius Marcel, militaire de belle prestance, cavalier des Chasseurs d'Afrique... C'est le coup de foudre ! Trois mois plus tard, le mariage... En octobre 1938 j'arrive au monde... Pendant les années de guerre, sa mère Berthe décède (en février 1942), puis l'époux de celle-ci Jacques Féliu (en juillet 1944), puis sa grand-mère Eugénie (en août 1946). Rollande attendait que la situation d'après-guerre permette à nouveau la traversée de la Méditerranée... Elle devra attendre l'été de l'année 1947.

Mais l'opportunité d'une mission professionnelle en France allait fournir à son époux Claudius une occasion vraiment inattendue de rencontre avec la famille toulousaine de Rollande, dont elle lui avait beaucoup parlé. De quelle mission s'agissait-il ?

Au moment de leur mariage, Claudius était, comme on l'a dit, dans un régiment de *Chasseurs d'Afrique*. La guerre eut tôt fait de transformer la *Cavalerie* en *Arme Blindée*, et c'est dans un escadron de chars que mon père a effectué sa Campagne de France : débarquement en Provence¹, remontée de la vallée du Rhône et combats en Allemagne jusqu'à la victoire. En juin 1945, il est revenu en garnison à Alger, ayant entre-temps été nommé officier. On l'a alors orienté vers le domaine de la maintenance du matériel et il a dû suivre en 1946 une formation dans un centre militaire à Bourges, d'où il est revenu "*Breveté de Maintenance*".

Auparavant, il avait certainement fait le nécessaire auprès de ses chefs pour avoir des libertés lors du trajet de retour, entre Bourges et Alger, à des fins de visites familiales... C'est



ainsi qu'après le stage effectué en 1946 il est passé dans la Loire (à Neulise, son lieu de naissance), à Lyon (où étaient ses deux sœurs) et à... Toulouse, où habitait une famille qu'il n'avait encore jamais vue : celle de cousine Louise...

Voici le lieutenant Marcel dans la ville rose. Sur cette photo, prise en février 1947 (date écrite au dos de la photo, par la main de Rollande) on le voit dans une rue de Toulouse, entre Théodorine Briol et le couple Marius Germa et Marie Louise Briol.

¹ Le 15 août 1944 dans la 1^e Armée du général de Lattre de Tassigny.

Le voyage des Marcel à l'été 1947

Un des aspects avantageux du métier d'enseignant est, c'est bien connu, que l'on est en congé pendant les vacances scolaires des élèves. Rollande, ma maman institutrice avait hâte d'en bénéficier et de vivre, après la difficile époque de la guerre, un été en France.

De son côté, mon père Claudius qui revenait de sa période de formation dans la maintenance du matériel militaire, se posait des questions sur son avenir... Au risque de décevoir sa hiérarchie (qui l'avait envoyé à Bourges en vue d'une telle formation), il a décidé de saisir une opportunité que le gouvernement a offerte, juste à ce moment, à tous les officiers d'active. Dans le cadre d'une politique de réduction des effectifs militaires (on est dans l'immédiat après-guerre), une loi dite "*Loi de dégagement des cadres*" a permis à ceux des officiers qui désiraient quitter l'armée de partir avec une retraite anticipée¹. C'est ainsi qu'à partir de 1947, mon père est passé à la vie civile, pour des activités qui ont varié au cours du temps²... mais qui l'ont toujours laissé disponible au temps des vacances scolaires d'été !

Au premier jour du mois de juillet, Rollande et Claudius s'embarquent pour un voyage qui n'est pas sans ressembler à celui que Rollande avait vécu, quinze ans plus tôt, avec sa maman Berthe (et sa grand-mère Eugénie), en 1932.

Pour le début du voyage, les voyageurs sont quatre : Rollande, Claudius et leurs deux enfants Jean-Claude (neuf ans) et Jocelyne (cinq ans). Lors du passage à Toulouse ils seront rejoints par Henri Féliu le jeune frère (vingt ans) de Rollande qui vit avec eux³ et qui, déjà engagé dans la vie professionnelle, n'a pas trois mois de congé ! Le programme est tout tracé :

- Paris : visite chez Pierre Fabre à Colombes⁴, tourisme dans Paris et à Versailles.
- Neulise dans la Loire, berceau de la famille de Claudius, puis Lyon, où habitent ses deux sœurs.
- Toulouse, chez Marie-Louise et Théodorine.
- Pour finir, un séjour dans la "*Pension de Famille l'Isard*", à Lascoux, en Ariège, dans la vallée de Sentein.

Il y a manifestement des points communs avec le voyage de 1932.

Dans les années qui suivirent 1947, Rollande et Claudius, feront chaque année depuis Alger un voyage estival en France. Et chaque fois le passage par Toulouse sera comme un sas à leurs vacances... Cela jusqu'à leur établissement définitif en France, qui interviendra en 1957. Mais n'anticipons pas ! Nous sommes pour l'heure en juillet 1947, et la famille Marcel arrive à Toulouse après avoir débarqué à Marseille et voyagé en train.

¹ Mon père m'a dit qu'on avait ressorti une pratique de Napoléon, consistant en temps de paix à renvoyer dans leur foyer (avec demi-solde), les officiers dont il n'avait pas besoin.

² Essentiellement d'ordre commercial : il fut successivement vendeur de voitures Ford, représentant de matériel agricole, entrepreneur en dératissage...

³ À la mort de sa maman Berthe en 1942, Rollande avait recueilli chez elle son "demi-frère" Henri (quinze ans), ainsi que son "beau-père" veuf, Jacques Féliu le second mari de Berthe.

⁴ Je ne dispose d'aucune trace (photo ou lettre) de cette visite à Colombes ; j'en ai simplement un souvenir, pas assez précis pour pouvoir en parler.

Cascade, rocher, grotte...

À Toulouse l'été, il était un endroit très apprécié des enfants, et également des adultes : c'est la piscine d'été, au Parc des Sports¹... D'autant plus que cette piscine n'est pas seulement un plan d'eau pour se baigner, c'est un lieu magique, avec cascade, rocher et même grotte dans le rocher !

On peut y aller pour s'attabler et se rafraîchir en plein air. Aux yeux de l'enfant de neuf ans que j'étais, ce monument était sûrement à compter parmi les *Merveilles du monde*...



Rollande, Marie Louise, Marius

¹ Maintenant piscine *Nakache*

Voici une photo de nos personnages, prise à la piscine.



Adultes de gauche à droite. :

Henri Féliu, Ginette (sœur de Roger), Roger Cazaux (époux de Marthe),
Marthe (fille de Marie Louise), Marius Germa (époux de Marie Louise),
Marie Louise, Rollande, Claudiu, Théodorine.

Enfants : Jean-Claude (neuf ans), Jocelyne (cinq ans).

Si la piscine était un lieu de sortie collective attendu et habituel, le point fixe du séjour était naturellement là où habitaient Marius et Marie Louise, ainsi que Théodorine : le 30 rue du Languedoc.

Marthe et Roger ne logeaient pas loin, dans une rue dont j'ai oublié le nom. Mais ce que je n'ai pas oublié, c'est l'activité originale qui occupait Roger, en dehors de son travail à la Dépêche du Midi. Roger avait aménagé chez lui une installation lui procurant un complément de revenu : tout simplement un élevage de souris blanches ! J'étais fasciné par ces petites bêtes, pleines de vie, d'une propreté remarquable, qui contribuaient à leur façon au progrès de la science¹... L'originalité de l'entreprise ainsi que sa remarquable organisation avaient suscité chez moi étonnement et grande admiration pour Roger.



¹ Roger m'avait dit qu'il les vendait à un institut de recherche.

Au 30 rue du Languedoc

Marius Germa et son épouse Marie Louise, ainsi que Théodorine Briol, habitaient, dans un hôtel particulier, un appartement en rez-de-chaussée ouvrant sur une vaste cour intérieure.



Adultes de gauche à droite : Roger et Marthe Cazaux, Claudius Marcel,
Marie Louise Briol-Germa, Rollande Marcel, Marius Germa.
Enfants : Jean-Claude et Jocelyne Marcel (neuf et cinq ans)

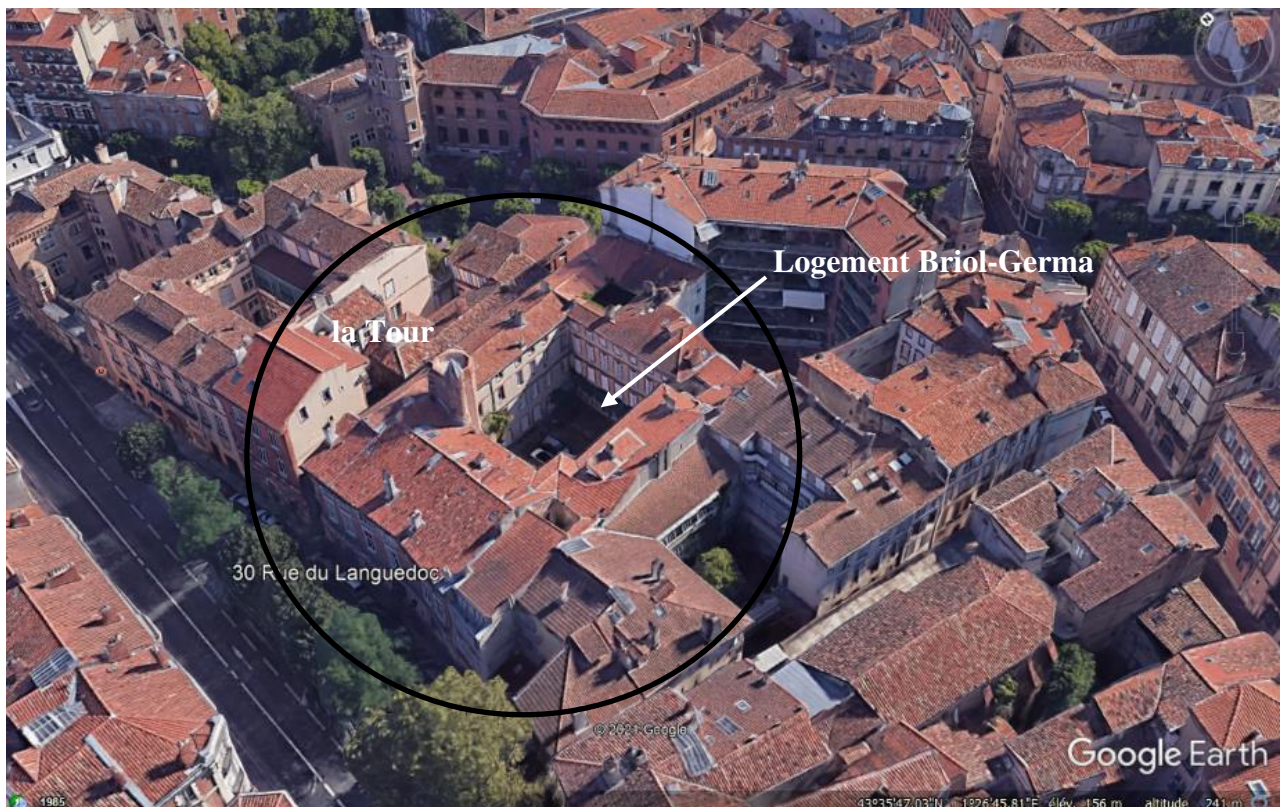
La photo est prise (sans doute par Théodorine), lors de la première visite de la famille Marcel en 1947. Le groupe se tient devant les fenêtres de l'une des chambres de l'appartement des Germa, dans la partie de la cour qui fait face à l'entrée.

J'étais assez impressionné par le caractère de demeure ancienne du logis, si différent de l'habitat urbain moderne que je connaissais à Alger. Bien entendu l'aspect historique (c'était un hôtel particulier du 16^e siècle) m'était étranger. Louise, pas plus que Théodorine, n'en ont jamais parlé devant moi. La ville de Toulouse comportait, et comporte toujours, un grand nombre d'hôtels particuliers édifiés au 16^e siècle, au temps où la ville avait une économie florissante, fondée sur le commerce du pastel.

C'est plus tard, étant lycéen en vacances me promenant dans les rues de Toulouse, que j'eus conscience que la maison de cousine Louise était fort ressemblante aux hôtels particuliers dont on recommandait la visite aux touristes, à commencer par celui situé tout à côté, au 36 rue du Languedoc (Hôtel du Vieux Raisin). Tout récemment j'ai su que l'immeuble du 30 rue du Languedoc était classé "*partiellement MH*" (partiellement Monument Historique) pour sa tour : la *Tour Guillaume Garreri*.¹

L'hôtel particulier où habitaient les Germa-Briol comportait en effet, dans un angle de la cour, à gauche en entrant, une tour. À Toulouse, édifier une tour était autrefois un privilège des Capitouls.² Cette tour m'a longtemps intrigué : elle était mystérieuse... Cousine Louise m'avait dit de ne pas m'en approcher : *il n'y avait rien d'intéressant*, disait-elle, *et d'ailleurs ce n'est pas chez nous...* Mais moi, j'entendais de temps à autre, venant de par-là, une voix aigüe et acariâtre de sorcière, criant par longues tirades impressionnantes... Effectivement il y avait une vieille femme qui habitait en haut de la tour, et avec elle, une bande de chats qui, parfois, attiraient sa colère...

Je ne suis jamais monté dans la tour... Une année, il n'y eut plus de sorcière. La tour perdit de son mystère... Elle gagna en poésie car, étant plus grand, j'ai remarqué qu'à sa porte d'entrée, sur le mur en briques se trouvait une plaque sur laquelle on pouvait lire un poème. De la vraie poésie !... Des vers dont je me souviens encore. La curiosité m'a fait y retourner pour voir... Les vers sont toujours là, gravés dans la pierre, le logement de cousine Louise est transformé en bureaux, et dans la cour... il y a maintenant des voitures.



¹ Classement en 1950. L'immeuble figure dans la Base de données *Mérimée* du Ministère de la Culture : « *La tour en briques avec clocheton en tourelle s'ouvre par une porte à encadrement de pierre à nervures et arc gothique à fleurons. Ancien battant de porte en bois sculpté et heurtoir* »

² L'équivalent de nos Conseillers Municipaux, mais avec plus de pouvoirs : la Justice des Capitouls pouvait condamner au gibet !

La cour intérieure
30 rue du Languedoc
aujourd'hui



Voici la *tour en briques avec clocheton à tourelles* et la *porte à encadrement de pierre*, qui ont motivé le classement *Monument Historique Partiel* décrété en 1950.



« *Mais la nature est là, qui t'invite et qui t'aime
Plonge-toi dans son sein qu'elle t'ouvre toujours
Quand tout change pour toi la nature est la même
Et le même soleil se lève tous les jours.* »

Ces vers sont de Lamartine, poète romantique du 19^e siècle.

On peut trouver curieux de les voir en place d'honneur dans un hôtel particulier du 16^e siècle, où l'on s'attendrait à trouver plutôt Ronsard ou du Bellay... Ainsi va l'histoire des anciennes demeures !



L'appartement de cousine Louise occupait tout le rez-de-chaussée de la façade intérieure centrale.
Aujourd'hui : un ensemble de bureaux.

Chère *cousine Louise*



Comme déjà dit, le passage à Toulouse pour voir *cousine Louise* était un véritable sas pour notre séjour estival en France. Cela pendant près d'une dizaine d'années de 1947 à 1956.

Je n'ai pas dit : « *pour voir la cousine Louise* », mais « *pour voir cousine Louise* ». C'est en effet ainsi que nous appelions Marie Louise Briol ; rappelons qu'elle était précisément cousine germaine de ma grand-mère Berthe, toutes deux ayant pour grand père le forgeron Antoine Fabre, l'une par sa fille restée à Toulouse, l'autre par son fils parti militaire en Algérie en 1877....

Avec le recul, j'ai réalisé que *cousine Louise* a, en quelque sorte, tenu un rôle de grand-mère, pour moi qui n'en ai pas connue. En effet, mon père a perdu sa maman à l'âge de dix ans, et ma grand-mère maternelle Berthe est décédée lorsque j'avais trois ans.

En 1947 et dans les années qui ont suivi, nous ne voyagions pas en voiture. Après une arrivée en France par paquebot¹, c'était le train jusqu'à Toulouse. Pour aller de Toulouse à Biert, c'était à nouveau le train jusqu'à Boussens (ligne Toulouse-Luchon), de là le train encore, mais cette fois dans un omnibus (une *micHELIne*), jusqu'à Saint-Girons. Ce dernier parcours n'était pas un modèle de rapidité (plus de deux heures pour une quarantaine de kilomètres) et il était aussi un peu curieux, à cause du véhicule d'abord (une *micHELIne* ce n'était pas un "vrai" train avec wagons et compartiments !), et également à cause du nom étrange de certaines gares : par exemple *His-Mane-Touille* ou *Lorp-Sentaraille*... Une fois rendus à Saint-Girons, c'était l'autobus de la vallée de Massat. Au total le voyage de Toulouse à Biert était l'affaire d'une bonne journée...

Durant nos séjours toulousains mes parents étaient tout occupés à faire les achats qu'ils ne pourraient pas faire durant l'été à Biert. Ils passaient donc du temps en ville, pendant lequel ma sœur Jocelyne et moi restions chez *cousine Louise*. Personnellement j'appréciais beaucoup les demi-journées que nous passions avec elle ; avec son don de conteuse, elle nous expliquait des tas de choses tout-à-fait inconnues des enfants que nous étions.

¹ Marseille en 1947, ensuite ce fut Port-Vendres.



Louise était brodeuse ; quelquefois elle brodait devant nous, et en même temps elle nous parlait. Un jour elle me demande : « *Jean-Claude, sais-tu lire et écrire ?* ». Sur ma réponse affirmative, elle raconte "l'histoire des deux brodeuses", dont je me souviens encore :

« *Madame Servat et madame Piquemal sont assises dans un parc en train de broder. Madame Servat s'applique à broder sur un mouchoir une belle lettre R ; son amie lui demande :*

--- *C'est pour qui le mouchoir ?*

--- *C'est pour mon petit-fils, il s'appelle Ernest... Et vous madame Piquemal, pour qui brodez-vous une lettre O sur cette serviette de table ?*

--- *C'est pour mon neveu qui vient de naître ; ses parents l'ont appelé Auguste !* »

Je raffolais de ce genre d'histoires !...

Cousine Louise citait des proverbes et adages qui m'étaient inconnus, ainsi :

« *Ce n'est pas pour un moine que le couvent se perd !* »

Ou encore :

« *Si tu hésites pour savoir si tu dois aller chez quelqu'un, vas-y. Si tu ne fais pas plaisir en arrivant, tu feras plaisir en partant !* »



Louise avait une connaissance de la langue française qui m'étonnait parce qu'elle utilisait, toujours à bon escient, le passé simple, lequel était tombé en désuétude dans notre parler d'Alger, comme il se perdit peu à peu dans tout l'hexagone. Ainsi elle disait naturellement : « *Dimanche dernier nous allâmes voir les cousins de Gragnague...* », ou encore elle interrogeait : « *Que fîtes-vous ce matin rue Alsace ?* ». Ma maman, qui était institutrice, avait beaucoup de respect pour cette façon d'utiliser correctement les conjugaisons du passé.

Cela étant, cousine Louise employait couramment certains mots sans se douter qu'ils n'étaient pas connus en dehors de Toulouse. C'est ainsi que j'ai appris ce qu'est une *bedoucette*... C'est tout simplement une *poubelle*... Eh oui ! À Toulouse c'est un préfet nommé Albert Bedouce qui a imposé l'usage d'une boîte avec couvercle pour évacuer les ordures ménagères... exactement ce que le préfet Eugène Poubelle avait prescrit à Paris !...

Quelquefois, il arrivait une incompréhension. Un jour Louise me dit :

« --- *Jean-Claude, peux-tu aller jeter cette lettre ?* »

--- *Oui Cousine* ».

Elle me donne une enveloppe. Je sors de la pièce et vais jeter la lettre dans la *bedoucette* (pour moi, *jeter* c'est *jeter* !). Après je ne sais plus quelle autre occupation, je reviens dans la salle de séjour où Louise brodait toujours. Grande est sa surprise :

« --- *Tu es allé bien vite pour aller place des Carmes et revenir !*

--- *Mais cousine je ne suis pas allé aux Carmes !*

--- *Comment ? C'est là qu'est le bureau de poste ! Où as-tu jeté la lettre ?*

--- *Mais, cousine, je l'ai jetée... dans la bedoucette...* »

Je devais être d'un naturel bien distrait à l'époque pour ne pas avoir remarqué qu'il s'agissait d'une lettre dûment affranchie et prête à poster. Je me souviendrai longtemps qu'à Toulouse *jeter une lettre* c'est la mettre dans une boîte aux lettres...

Les séjours que j'ai passés chaque année chez cousine Louise entre 9 et 16 ans m'ont appris à connaître certaines particularités du langage toulousain, dont les Toulousains eux-mêmes n'avaient pas conscience. Ainsi, à propos d'une personne qui s'est *cassé la jambe*, Louise disait : « il s'est *coupé la jambe* ». J'ai repensé à elle lorsque, bien des années plus tard, m'intéressant à la musique et à la danse occitanes, j'ai trouvé cette expression dans une chanson traditionnelle, qui raconte l'histoire d'un galant ayant rejoint sa belle à la fontaine, où elle était venue avec sa cruche ; figurez-vous qu'ils ont précisément... *coupé la cruche* !¹

Un quiproquo revenait souvent à la fin des repas : au moment où il faut *débarrasser la table*. Louise disait : « *On va plier la table* » ... Bien sûr, cela m'amusait, d'autant plus que, faisant du camping avec mes parents, je savais qu'il existait aussi des tables pliantes !

De la même façon, dans la cuisine, il y avait toujours discussion entre ma maman et Louise lorsque celle-ci disait qu'il fallait ajouter au plat en préparation un peu de "*cansalade*" ... Elle voulait parler de poitrine roulée ! Rien à voir avec une quelconque verdure maraîchère... Mes parents ont effectivement constaté, sur les étals au Marché des Carmes, que pour les Toulousains, la *cansalade* était bien une charcuterie.²



Il y avait aussi l'expression "*Refais-le comme après*" pour dire "*Refais-le comme tu viens de le faire*" ... que je n'ai entendu que dans la région de Toulouse (et à Biert où mes compagnons de jeux l'utilisaient constamment).

Ce sont là des mots et des expressions que l'on n'entend plus guère aujourd'hui.



*Nous es arribat de plourar a forço de rire
jamai de rire a forço de plourar...*

Un évènement attendu chaque semaine était la chronique "*Catinou et Jacouti*" dans *La Dépêche du Midi*. Elle était en patois (pardon... en occitan !), mais aisément compréhensible... et ce que je ne saisisais pas, cousine Louise me le traduisait. L'article était illustré de dessins extraordinaires qui donnaient vie aux personnages, et que je trouvais évidemment remarquables !...



¹ "*N'an coupat la crubèto*" (Les filles de Villeneuve, chanson de l'Agenais).

² Plus d'un demi-siècle plus tard, un dictionnaire gascon-français m'a donné l'explication : *cansalado* est la contraction de *carn ensalado* (chair salée).

Marius

Durant mes séjours toulousains, je passais moins de temps avec Marius qu'avec son épouse cousine Louise, et je n'avais pas avec lui autant d'échanges que j'en avais avec elle. Mais son abord était agréable et rassurant : j'étais à l'aise avec lui. Il donnait l'impression d'une grande bonté. Il arrivait qu'il me raconte lui aussi des récits dont un est resté dans ma mémoire. Il concerne ... le Tour de France !...

Pourquoi le Tour de France ?

L'année 1947 a été celle de la reprise de la grande boucle après l'interruption due à la guerre 1939-45. On imagine l'engouement qui s'est manifesté dans le pays à ce moment. Mais la famille Marcel est arrivée à Toulouse au mois d'août, c'est-à-dire après l'arrivée de la course, nous ne nous sentions donc pas trop concernés par l'évènement...

Sauf qu'au 30 rue du Languedoc, chez Marius Germa, on en parlait encore !...



Voici ce que ce que Marius m'a raconté.

Dans son lieu de travail (une banque), les personnels s'étaient mis d'accord sur une sorte de jeu : organiser des paris pour prévoir qui serait le vainqueur du Tour de France ! Et c'est lui, Marius Germa qui a donné la bonne réponse : *le vainqueur sera Jean Robic !...* Et c'est Robic qui l'a emporté !

Je ne sais pas si Marius fut le seul gagnant, ni si la cagnotte était importante... En tout cas grande fut mon admiration pour le mari de cousine Louise, capable de dire à l'avance qui sera vainqueur du Tour de France !

Parmi les détails que Marius m'avait expliqués : il y avait celui du casque... Robic portait un casque en cuir qu'il avait spécialement fait réaliser pour lui... Trois quarts de siècle plus tard, lorsque j'ai cherché (sur internet) une image pour illustrer mon propos, je ne fus pas surpris de trouver un portrait de Robic confirmant tout-à-fait ce point !...



Galerie



Marius Germa et Marie Louise Briol
dans les années 1930



Théodorine Briol
1944



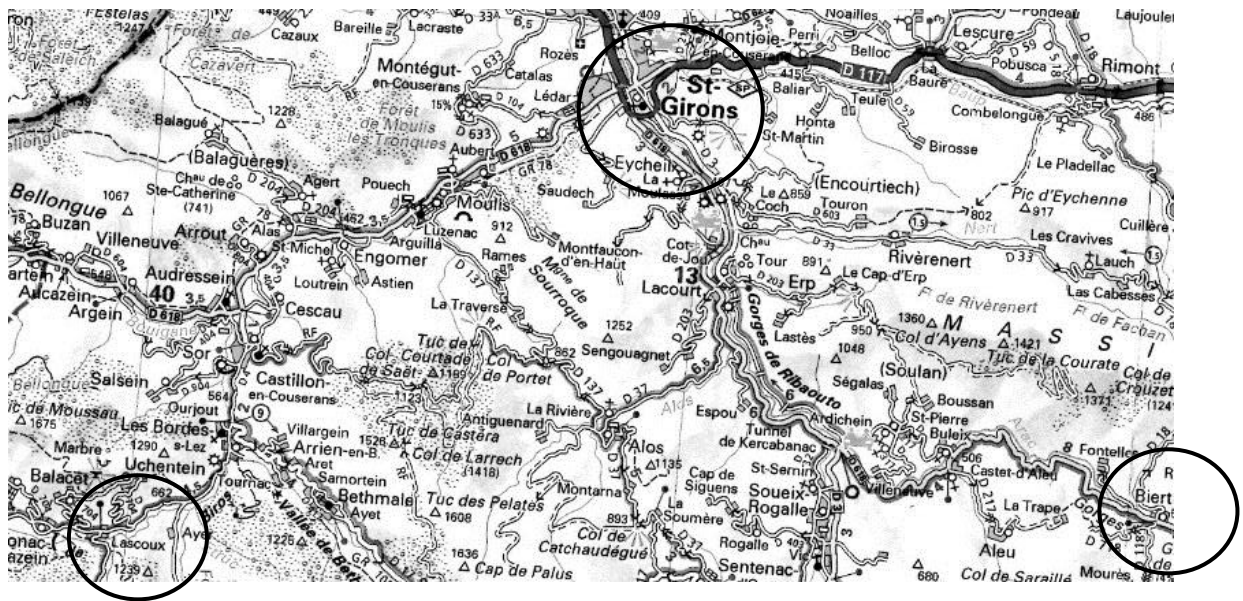
Marthe Germa
1944



Roger Cazaux et Marthe Germa
1945

La pension de famille *l'Isard*

Après le séjour au 30 rue du Languedoc, le programme des vacances de 1947 s'est poursuivi par un séjour dans une "*Pension de famille*" en montagne... formule de séjour qui n'est plus trop à la mode aujourd'hui, mais qui correspondait exactement aux souhaits des familles à l'époque. Marius et Louise avaient déniché la pension de famille *l'Isard*,¹ à Lascoux, hameau dans la vallée du Lez (20 km au Sud-Ouest de Saint-Girons).



Les loisirs étaient de même nature que ceux qu'avait appréciés Rollande quinze ans plus tôt, lors de son séjour, avec cousine Louise à Rabat-les-Trois-Seigneurs en 1932 : promenades à pied, recherche de champignons, cueillette de myrtilles... Une fois, a été organisée dans la pension de famille une sortie de groupe en haute montagne mais seuls les papas étaient de la partie... C'était pour gravir un sommet, le Pic de Crabère (2630 m). Bien des années plus tard, j'en ai fait l'ascension, avec une pensée pour mon père Claudius...

Il y avait bon nombre d'enfants de l'âge de ma sœur Jocelyne et du mien, avec lesquels nous avions plaisir à jouer. Et il y avait surtout les promenades en famille, en compagnie de nos cousins Louise, Marius, Marthe, et Roger, comme en témoigne l'album-photo familial de Rollande.



¹ Isard est le nom du chamois pyrénéen.



Marius, Rollande, Louise, Claudius
Jean-Claude (9 ans), Jocelyne (5 ans)



Claudius, Marthe,
Jean-Claude, Jocelyne

Lorsque mes parents sont venus en vacances en 1947 en France, ils avaient... *"une idée derrière la tête"*. C'était celle de trouver une maison pouvant être une résidence secondaire pour des vacances en France... et aussi d'être en cas de besoin un lieu de repli, où on puisse vivre en quasi-autarcie. J'ai entendu plusieurs fois mon père (ancien officier de char) dire que *seulement trois cents kilomètres séparent la France des blindés de Staline*¹...

Tout naturellement le séjour à Lascoux a permis à mes parents de prospector. Ils écrivirent aux notaires de la région ; plusieurs répondirent positivement. Et les Marcel de procéder alors à des visites. Pour certaines d'entre elles, cousine Louise et Marius étaient de l'expédition, les enfants aussi quelquefois... C'est sans hésitation une maison située dans le village de Biert qui eut la préférence².



Visite d'une maison à Argein le 16 août 1947 ; elle n'a pas été retenue.



La maison
de Biert
a été retenue.
La voici
telle qu'elle
était en
septembre
1947

¹ Depuis, j'ai regardé une carte : 330 km entre l'Alsace et la frontière tchèque.

² Cette maison est la première maison de mes parents à Biert ; en 1957, ils l'ont vendue pour vivre dans une maison qui soit plus confortable l'hiver.

À Biert, été 1948



Mon père n'a pas tardé à donner un coup de neuf à la maison achetée en septembre 1947. Profitant de la disponibilité résultant de son retrait de l'armée et n'ayant pas encore commencé un emploi civil, il est retourné la même année seul à Biert (en octobre) pour faire réaliser des travaux d'habitabilité (par exemple : il n'y avait pas l'eau courante...). De sorte qu'à l'été 1948 la maison a pu recevoir les citoyens que nous étions.

Restait à s'occuper de l'aspect extérieur... excellente occupation estivale...

Le premier été passé dans leur maison fut pour Claudius et Rollande source de grandes joies. En premier lieu est venu à Biert, pour son congé d'été, le jeune frère de ma maman, Henri Féliu, qui habitait avec nous à Alger¹ et travaillait dans un cabinet d'architecte ; il était pour moi comme un super-grand-frère. Surtout ils ont pu accueillir la famille de Toulouse, qui avait été si déterminante dans leur démarche pour le projet d'acquérir cette maison...



Dans le jardin de la maison de Biert :

Assis rang du fond : Henri Féliu, Théodorine, cousine Louise (tenant dans ses bras Colette la fille de Marthe), et Jocelyne Marcel enfant
Accroupis : Marthe la fille de Louise et Jean-Claude Marcel.

¹ Précisément à Hussein-Dey ; c'est dans le logement qu'elle occupait comme institutrice dans cette commune, que Rollande a recueilli, à la mort de sa maman Berthe (fév. 1942), son "beau-père" Jacques Féliu et son "demi-frère" Henri.

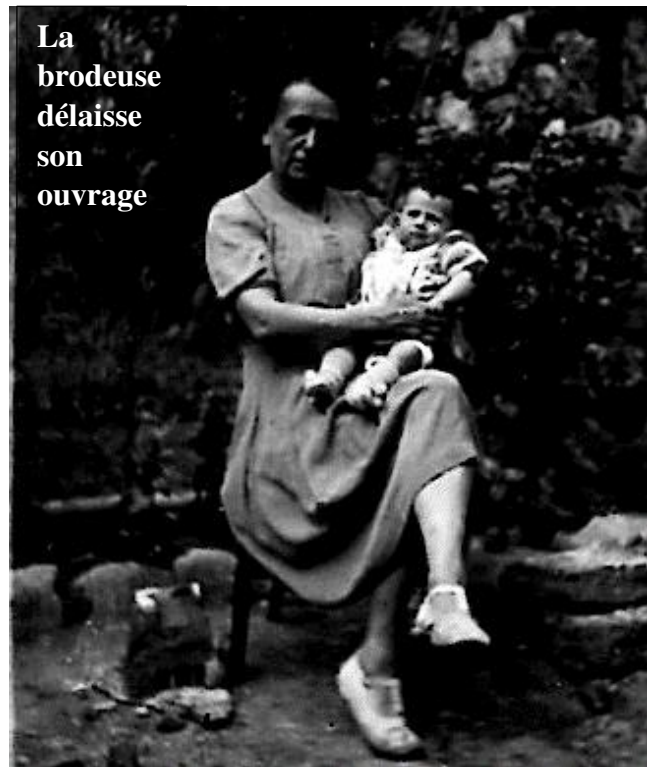
Cet été 1948 est le premier que j'ai vécu entièrement à Biert. Il est resté marqué dans ma mémoire.

La présence d'un bébé est une joie pour tous.



Les promenades se font avec un landau

Colette Cazaux à quelques mois



La brodeuse délaïse son ouvrage



La maison de Biert présentait l'intérêt d'avoir une terrasse et un jardin attenants.

L'année précédente, Roger Cazaux m'avait impressionné par son ingéniosité en gérant chez lui un élevage de souris blanches. Je découvrais maintenant qu'il était également excellent pêcheur de truites... Pour que mon père le dise, il fallait qu'il soit vraiment un pêcheur hors pair !

Dans la rivière qui passe à Biert, qui s'appelle l'Arac, il n'y avait pas que des truites, il y avait aussi des "rabotes", nom local des "vairons"¹, poissons qui vivent, comme les truites, en eau fraîche et courante, mais plus faciles à attraper car moins méfiants et se tenant dans les endroits calmes. Aujourd'hui il n'y a plus de tels poissons dans l'Arac, comme, du reste il n'y a plus de "cabots", nom local de petits poissons-chats, (inconsommables), ni d'écrevisses (qui, elles, étaient très appréciées).



Claudius et Théodorine pêchent les rabotes



**Classique goûter champêtre pour
Théodorine et Rollande**

¹ Le vairon est une espèce proche du goujon, mais avec un dos de couleur verte.

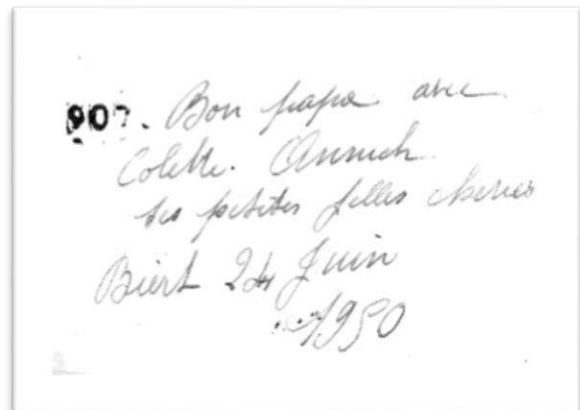
Dans les années 1948-49, cousine Louise approchait de la soixantaine, et Théodorine de la cinquantaine. Elles étaient toutes deux alertes et aimant la nature ; elles appréciaient les sorties et les activités qu'elles pouvaient pratiquer à Biert lorsque Rollande y venait avec sa famille.

Et pourquoi pas quand elle n'y serait pas ?

Rollande a pensé que c'était une bonne idée et dès 1950, Louise, Marius, Marthe et ses enfants sont venus profiter de la maison de Biert à des périodes où mes parents ne l'occupaient pas.



Cousine Louise et Marius au *Ker de Biert*, petit sommet proche du village



La photo ci-dessus montre, dans le jardin, Marius "*Bon papa avec Colette, Annick ses petites filles chéries*"; la date est du 24 juin 1950. Nous n'étions pas à Biert ce jour-là puisque notre départ d'Alger était fixé chaque année au 1^{er} juillet, date incontournable du début des vacances scolaires d'été en Algérie. L'écriture au dos de la photo n'est pas de la main de ma maman.

Les séjours des Germa-Cazaux pouvaient également se situer en cours d'été, lorsque parents et enfants Marcel quittaient un temps Biert pour aller visiter la famille maternelle de mon père à Neulise dans la Loire, et voir ses sœurs à Lyon.

Ce régime cessa lorsque Roger et Marthe Cazaux disposèrent d'une maison à Lacourt, village situé près de Biert, à une quinzaine de kilomètres en allant vers Saint-Girons.

Théodorine et son voyage à Alger



La cousine Théodorine, sœur de Marie Louise et de neuf ans sa cadette, était célibataire et habitait avec les Germa au 30 rue du Languedoc ¹. Elle était d'un naturel gai et souriant. On le voit sur cette photo, où elle tient Annick dans ses bras.

Elle exerçait une activité professionnelle dans un magasin de parfumerie bien connu du centre-ville de Toulouse. Bien entendu ma maman y faisait visite à chacun de nos passages dans la ville rose...

Nous l'appelions couramment *Théo*. Hors travail, elle faisait partie d'une association de loisirs appelée *l'Escagarol*², dont l'activité était d'organiser des voyages en groupe pour ses membres. Il s'agissait de sorties d'une journée en autocar. Les participants se connaissaient tous et formaient un groupe amical où

Théo se plaisait beaucoup. À la faveur d'un calendrier favorable, il est arrivé deux fois qu'elle propose à mes parents que je me joigne à une de leurs sorties. La première fois c'était pour aller passer une après-midi sur une plage près de Narbonne. Une occasion à ne pas manquer ! Sur la photo ci-contre on me voit devant Théo en compagnie de trois de ses amies...



La deuxième sortie fut précédée d'un petit épisode pédagogique :

« --- *Jean-Claude, sais-tu ce qu'est une enclave ?*
 --- *???*
 --- *Eh bien, c'est quand une partie d'un pays est totalement entourée par un autre pays. Ça t'intéresse d'en voir une ? »*

Bien sûr j'ai accepté avec enthousiasme... C'est ainsi que j'ai participé à une sortie à *Llívia*, pour voir la chose étonnante qu'est une partie d'Espagne entièrement située en France, dans le département des Pyrénées Orientales... Je ne me souviens pas qu'on se soit beaucoup promené dans *Llívia* ; à l'époque c'était l'Espagne franquiste...



¹ Cela jusqu'à son mariage en 1953 avec Édouard Béringuier. Ensuite tous deux ont habité rue Raymond IV, non loin de la gare Matabiau, où j'ai eu l'occasion d'aller quelquefois avec mes parents. Édouard Béringuier était un personnage connu à Toulouse, étant Président des *Médaillés du Travail*.

² En occitan *Escagaròl* signifie tout simplement *Escargot*.

Le voyage de Pâques 1949

Une personne comme Théodorine, célibataire, aimant les voyages et se trouvant avoir de la famille à Alger, ne pouvait manquer l'opportunité de faire un voyage en Algérie. Ce qui se réalisa précisément à Pâques 1949... J'avais à l'époque onze ans et j'en ai des souvenirs précis.



Ma maman Rollande était heureuse de montrer à Théo des choses tout-à-fait typiques, comme le marché aux moutons du vendredi à *Maison-Carrée* ; comme nous étions en période des vacances scolaires de Pâques, j'ai pu accompagner Théodorine à ce marché.

Une autre sortie, que j'ai bien appréciée fut celle de l'excursion au *Ruisseau des singes*, dans les gorges de la *Chiffa*, à une soixantaine de kilomètres d'Alger. Mon père venait d'acquérir sa première voiture et la journée fut un enchantement. C'est un lieu où les singes vivent en liberté. Ce sont des macaques, une espèce qui n'est pas farouche¹. Sur la photo ci-contre, Théo est manifestement surpris de voir un singe assis, tranquillement adossé à un tronc d'arbre.



Mon père prit plaisir à montrer à Théodorine comment on pêche les crabes pour la soupe. Rien à voir avec la pêche aux rabotes à Biert, lors du mois d'août précédent !

¹ Ces singes ne sont pas farouches certes, mais espiègles oui : une fois, lors d'un pique-nique familial que nous faisons à même le sol l'un d'eux a prestement chapardé sous nos yeux notre unique baguette de pain !...

On ne peut certes pas le deviner, mais sur la photo ci-contre, le personnage de droite est Théodorine, costumée en femme algérienne.

Le personnage de gauche m'est inconnu et je ne sais pas comment Théo s'est procuré le voile blanc dont elle est revêtue ici.



Souvenons-nous que la raison du voyage de Théo était de voir sa famille d'Algérie : sa cousine Rollande et son cousin André.

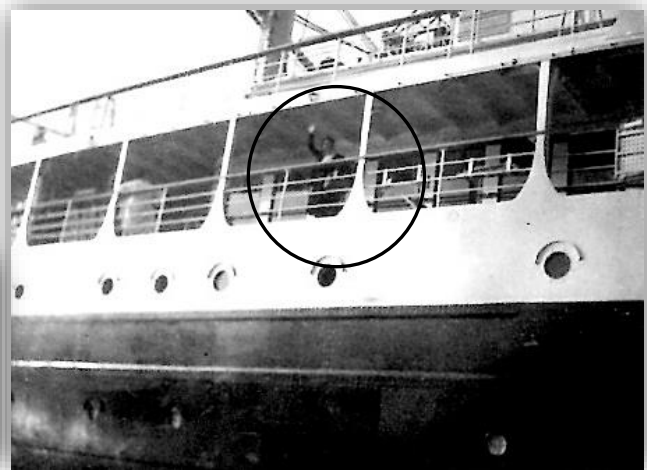
Rappelons que tous deux avaient pour grand-père Antonin Fabre (celui parti

de Toulouse en 1877 pour faire ses cinq années de service...) lequel était frère d'Antoinette, la maman de Théodorine.

André Foyot habitait non loin de chez nous, à Maison-Carrée, la localité où se déroulait chaque semaine le pittoresque marché aux moutons... Sur la photo ci-dessus, prise en bord de mer, on voit Théodorine ayant à sa droite André et à sa gauche Paulette son épouse. Au premier rang : Rollande, Jean-Claude, Gisèle la fille d'André et Jocelyne ma sœur.

Le voyage de Théodorine à Alger à Pâques 1949 est resté dans la mémoire familiale. L'album photo tenu par Rollande en porte le témoignage.

*Depart de Chia
Avril 1949*



Été 1949 à Biert

L'été, la maison des Marcel à Biert était un point de convergence idéal pour les rencontres familiales. Ainsi, lorsqu'André, le frère de Rollande habitant Maison-Carrée près d'Alger, vint en France durant l'été 1949 avec son épouse Paulette, ils séjournèrent à Biert et tout naturellement Théodorine ainsi que Marie Louise s'y rendent pour voir leurs cousins d'Alger¹.



Rang du haut : Claudius, **Louise**, Rollande, Colette, JC, Paulette, André, cousine Titine (côté Foyot)*
Rang du bas : Philippe (fils de Titine), Jocelyne.

*Eugénie, épouse Magret, fille d'un frère d'Amédée Foyot.



De gauche à droite :

André, Paulette, Claudius, **Théo**,
Jocelyne, Jean-Claude.



Ma sœur Jocelyne et notre maman Rollande
dans le jardin à Biert

¹Théo les avait vus quatre mois plus tôt, durant son voyage de Pâques à Alger.

Théodorine et Bichette



Jocelyne, Bichette, JC, Théo, Rollande

De même que pour les Marcel d'Alger la maison Briol à Toulouse était un sas incontournable et apprécié sur la route de Biert, on a compris que notre maison de Biert offrait aux Briol de Toulouse, une opportunité de pied-à-terre à la montagne. Ainsi il arrivait que Théodorine amène à Biert telle ou telle amie. Je me souviens de l'amie qu'elle appelait *Bichette*.

Nous sommes en 1951 : Jean-Claude a maintenant 13 ans. Sur la photo ci-contre il porte, comme Tintin, pantalon de golf et saharienne.

Un jour, Théo et Bichette étaient allées se promener dans les bois, chacune avec un solide bâton, indispensable pour détecter les champignons sous les feuilles mortes ! Au moment où elles rentrent de randonnée et s'apprêtent à pénétrer dans le jardin, j'étais en train de m'amuser avec... un *orvet* ! Il faut savoir que l'orvet est une sorte de petit serpent inoffensif¹. On en voyait assez souvent dans les prairies et les jardins à Biert. Mon père, qui, avant d'être militaire, a été paysan m'expliquait que cette petite bête était utile et précieuse car, en se nourrissant exclusivement de larves, elle éliminait les ennemis du jardinier. Lorsqu'il m'arrivait d'en voir un, je trouvais amusant de l'attraper, de le garder dans la main et même de l'introduire entre ma poitrine et la chemise de toile... avant de le relâcher dans le jardin.²



J'étais donc occupé à cette sorte de jeu (avec grande précaution, car l'orvet est fragile et peut se fragmenter) lorsque Théo et Bichette entrent dans le jardin. Je vais alors fièrement montrer à Théo l'orvet que j'ai dans les mains... Stupeur ! Théo s'emporte, brandit son bâton et se fait menaçante en criant :

« --- *Jean-Claude ! Si tu fais un pas je te frappe !...* »

Elle était vraiment hors d'elle et m'aurait, c'est sûr, frappé de son bâton...

J'ai dit, un peu plus haut, que Théodorine était d'un naturel gai et souriant... ma mémoire avait occulté l'épisode de l'orvet ! À chaque règle son exception...

¹ Pour être exact, ce n'est pas un serpent, mais un lézard dont les pattes sont restées embryonnaires au niveau du squelette... Cela, c'est maman institutrice qui me l'a expliqué !

² L'illustration de l'orvet ci-dessus est une vraie photo, mais elle n'est pas de moi... et pas non plus de l'année 1951 !

La fin de l'enfance

La mémoire de ma première arrivée à Toulouse en 1947 à l'âge de neuf ans, ainsi que, dans les années qui ont suivi, le vécu de notre implantation familiale à Biert, ont fait que je me suis senti un attachement pour ce terroir. Je vivais à l'époque neuf mois par an dans un certain lieu : Alger, et trois mois entiers de vacances dans un autre, et c'est le lieu de vacances qui a induit en moi, inconsciemment, l'enracinement le plus fort. Avec le recul, je me suis rendu compte que mes parents Claudius et Rollande avaient, de longue date, envisagé le repli permanent en France qu'ils ont réalisé en 1957. Pour eux comme pour moi, le départ d'Alger vers Biert n'a pas été le déracinement dramatique qu'il fut cinq ans plus tard, à l'heure de l'indépendance de l'Algérie en 1962, pour la plupart des Français d'Algérie, ceux qu'on a appelés les "*pieds-noirs*".¹



Peu avant ce départ, disons à la fin du lycée en 1955, ma vie s'est orientée vers des études d'ingénieur : d'abord deux années en classes préparatoires à Alger, la suite à Paris. Au lieu d'un arrachement, cette période fut pour moi une transition vers un mode de vie autonome, dans un univers auquel j'étais préparé. La part de mon enfance passée à Toulouse et à Biert en était le socle.

Ma sœur Jocelyne, de quatre ans ma cadette, a vécu la même chose, sauf que... à la différence de moi, elle n'est pas allée faire des études à Paris... Elle les a faites à Toulouse.

À la fin de l'été 1956, soit un an avant le départ familial de l'année 1957, nos parents ont en effet décidé qu'elle ne rentrerait pas à Alger mais resterait à Toulouse, pour suivre la classe de 4^{ème} au Lycée Saint-Sernin. Ils avaient anticipé les troubles de la vie à Alger. C'est en effet durant l'année scolaire 1956-1957 que s'est déroulée



la "*Bataille d'Alger*", comme on a ensuite appelée cette période où se sont multipliés les attentats urbains et où l'ordre dans la ville a été confié à l'armée.



Éloignée des parents et de son frère, ma sœur a apprécié la chaleur et l'affection de notre famille toulousaine. Assurément, cousine Louise tenait, pour elle comme pour moi, un peu le rôle d'une grand-mère.

¹ Il n'existe pas de définition du terme ; couramment il désigne une *personne de souche européenne née en Algérie de parents qui y sont nés*. Le mot n'est attesté que depuis les années 1955-60, aucun des personnages qu'on a fait revivre dans le présent récit ne l'a connu ; quant à son origine elle est controversée : celle qui paraît la plus plausible tient à la façon dont les Européens étaient chaussés lorsqu'ils sont arrivés : les Algériens allaient nu-pied ou portaient des babouches (en général de couleur claire), les Européens portaient tous des chaussures (en général noires).



Cousine Louise et Jocelyne
dans les rues de Toulouse

Ma sœur nous a quittés prématurément en août 2011. Parmi les papiers que j'ai la concernant, se trouve un des carnets mensuels de notes de l'élève Marcel Jocelyne. Comme il se doit, le carnet est contresigné par le *correspondant* de l'élève à Toulouse : on peut lire le nom de ce correspondant : "Béringuier", celui de notre cousine Théo...

Jocelyne a donc eu sa chambre au 30 rue du Languedoc, et cela pendant sa scolarité au Lycée Saint-Sernin. La première année (1956-1957), les parents, ainsi que moi, étions à Alger (précisément à Hussein-Dey), les années suivantes (jusqu'à son bac), ils habitaient la maison de Biert, tandis que j'étais étudiant à Paris.

Dans la classe de 4^{ème} M.B.
Par l'élève MARCEL Jocelyne

NOTES du 1^{er} au 26 Octobre 1956

| MATIÈRES D'ENSEIGNEMENT | CONDUITE APPLICATION | DEVOIRS | LEÇONS ou INTERROGATIONS | NOTES DE COMPOSITION sur 20 | OBSERVATIONS ABSENCES |
|---------------------------------------|-------------------------|---------|--------------------------------|-----------------------------------|-------------------------------|
| Philosophie..... | | | | | INSCRITE AU TABLEAU D'HONNEUR |
| Composition franç ^{se} | | 6 | | | |
| Langue française..... | | 5½ | | | |
| Littérature française..... | | | | | |
| Lecture et récitation..... | | | | | |
| Latin..... | | | | | |
| Grec..... | | | | | |
| Histoire..... | | | | | |
| Géographie..... | | 7½ | | | |
| Mathématiques..... | | 7½ | | | |
| Physique..... | | 7½ | | | |
| Chimie..... | | | | | |
| Sciences naturelles..... | | | | | |
| Allemand Russe..... | | 9 | 8-8½ | | |
| Anglais..... | | 10 | | | |
| Espagnol..... | | | | | SATISFECIT DE CONDUITE |
| Dessin..... | | | | | |
| Solfège et chant..... | | | | | |
| Coupe et couture..... | | 7½ | | | |
| Éducation physique..... | | | | | |
| Surveillance..... | | | | | |

Signature des parents ou du correspondant, Béringuier

Visa de la Directrice, E. Chablon



De par ma profession, liée à l'aviation, mon parcours m'a amené sous divers cieux en France et dans le monde. Le premier poste que j'eus comme ingénieur fut Aix-en-Provence, où était le siège d'une Direction Régionale de l'Aviation Civile. Françoise et moi habitions le lieudit *La Calade* en pleine campagne provençale ; c'est là qu'est né notre fils Yves. Cousine Louise nous a rendu visite six mois après cette naissance. La photo ci-contre, prise en novembre 1967 en est un souvenir.



Ma maman Rollande est décédée en novembre 1972, cousine Louise en août 1973. Après ces deux disparitions, les liens qui avaient entouré mon enfance se sont évanouis. Je regrette aujourd'hui de n'avoir pas maintenu les relations qui unissaient ma mère à sa famille de Toulouse, et de m'être en quelque sorte éloigné de la souche qui avait précisément conduit mes parents, et moi à leur suite, depuis l'Algérie jusqu'à Biert puis à Toulouse...



J'ai chaque jour sous mon regard deux souvenirs précieux : une horloge ancienne et un fauteuil Voltaire, tous deux venus du 30 rue du Languedoc, que cousine Louise nous a offerts, à Françoise et moi, lors de notre mariage en 1965... il y a plus d'un demi-siècle.



Au moment où je viens terminer mes jours dans le pays de mon arrière-grand-père, j'ai souhaité apporter un éclairage sur ma souche toulousaine.

Jean-Claude Marcel

Ramonville, avril 2021

Page pour annotations

ANNEXES

1. Antoine Fabre : naissance à Lanta (1827) p. 79
 2. Mariage Antoine Fabre-Germaine Briol (1852) p. 80
 3. Antonin Fabre : naissance à Toulouse (1856) p. 81
 4. Antoinette Fabre : naissance à Toulouse (1864) p. 82
 5. Antonin Fabre : parcours militaire (1877-1882) p. 83
 6. Mariage Antonin Fabre-Eugénie Favier (1889) p. 84
 7. Joseph Henri Fabre : naissance à Oran (1890) p. 86
 8. Berthe Fabre : naissance à Oran (1893) p. 87
 9. Lettre de Joseph Henri à sa mère Eugénie (1915) p. 88
 10. Joseph Henri Fabre : parcours militaire (1911-1915) p. 90
 11. Amédée Foyot : parcours militaire (1914-1918) p. 92
 12. Lettre de Rollande Foyot à sa mère Berthe (1932) p. 94
-

ANNEXE 1

Antoine Fabre : naissance à Lanta (1827)

le 15/02/1827

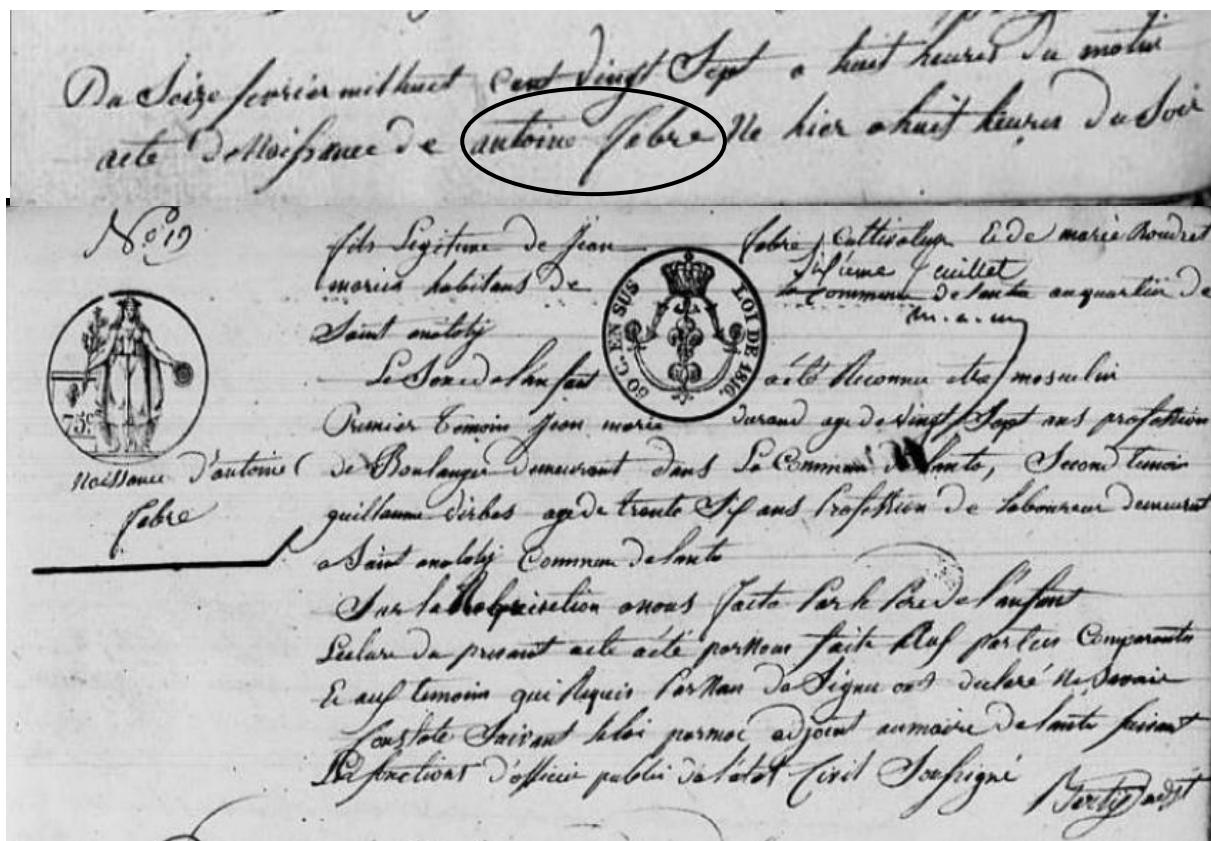
Acte du Registre d'Etat-civil 1E17 Années 1823-1832 Vue 181 sur 379

*Du seize février mil huit cent vingt sept à huit heures du matin acte de naissance de **antoine Fabre né hier** à huit heures du soir fils légitime de Jean Fabre Cultivateur et de Marie Boudret (?) mariés habitant de la commune de Lanta [sixième feuillet] au quartier de Saint Anatoly. Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin.*

Premier témoin Jean Marie Durand âgé de vingt ans profession de Boulangerie demeurant dans la commune de Lanta, Second témoin Guillaume Dirbes (?) âgé de trente six ans profession de laboureur demeurant Saint Anatoly commune de Lanta.

Sur la Réquisition à nous faite par le père de l'enfant Lecture du présent acte par nous faite aux parties comparantes et aux témoins qui requis par nous de signer ont déclaré ne savoir Constaté suivant la Loi par moi adjoint au maire de Lanta faisant la fonction d'officier public de l'état civil Soussigné

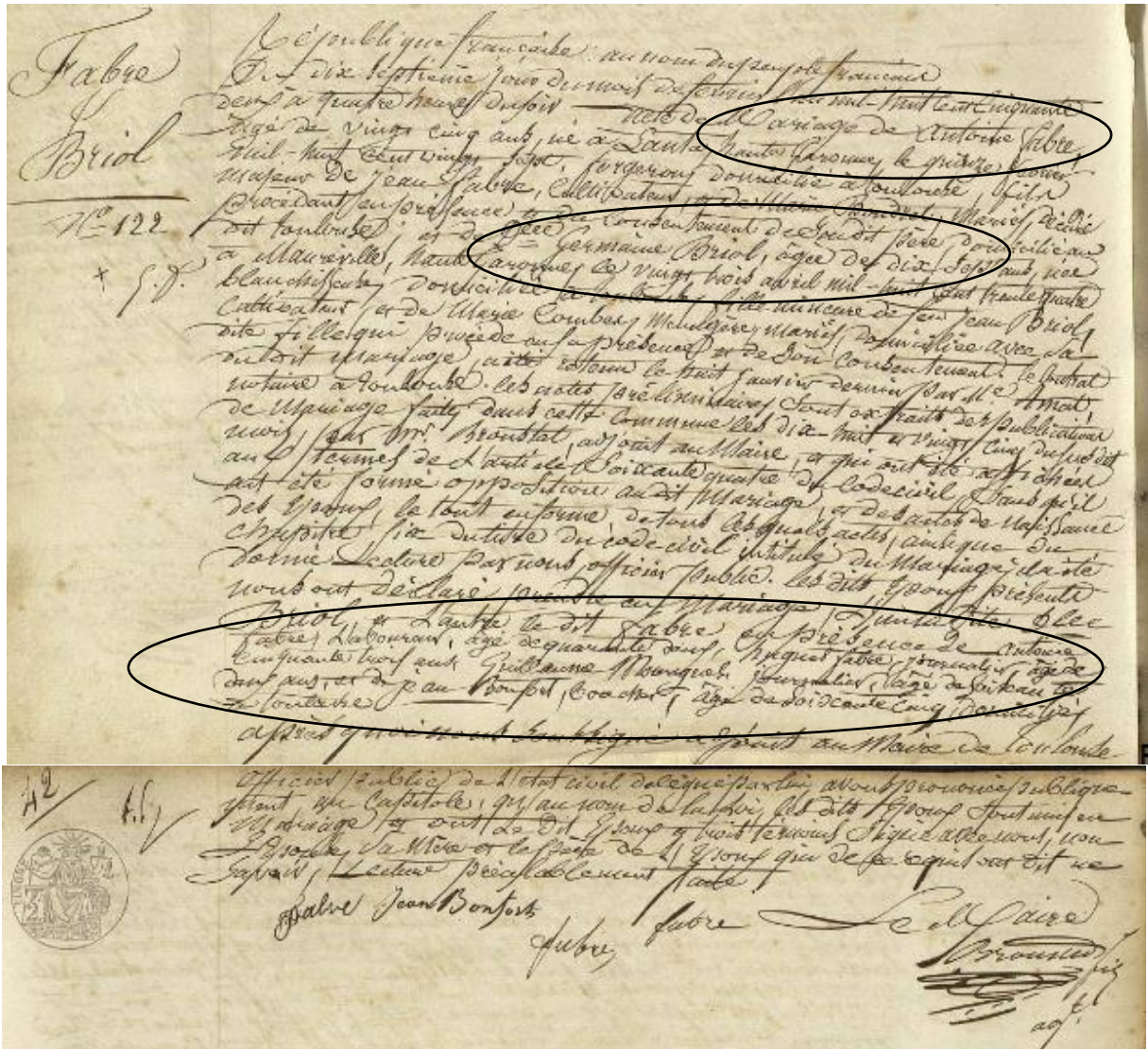
Berty adjoint



- L'acte est daté du 16 février ; l'enfant est déclaré « né hier », c'est-à-dire né le 15 février.
- Le père du nouveau-né, Jean Fabre, est cultivateur ; les témoins sont boulanger (20 ans) et laboureur (36 ans).
- Le couple habite Saint-Anatoly, hameau de Lanta qui fut autrefois une paroisse.

Annexe 2

Mariage Antoine Fabre-Germaine Briol à Toulouse le 17/02/1852



Transcription partielle :

Du 17^e jour du mois de février l'an 1852 à quatre heures du soir, acte de mariage de **Antoine Fabre**, âgé de 25 ans, né à Lanta, Haute Garonne le 15 février 1827, forgeron domicilié à Toulouse, fils majeur de Jean Fabre cultivateur, et de Marie Boudret, mariés, ... procédant en présence et du consentement de sondit père domicilié audit Toulouse ; et de D^{elle} **Germaine Briol** âgée de 17 ans, née à Maureville Haute Garonne, le 23 avril 1834 blanchisseuse domiciliée à Toulouse, fille mineure de feu Jean Briol, Cultivateur et de Marie Combret, ménagère, mariés, domiciliée avec ladite fille ...

.....

Témoins : Antoine Fabre Laboureur âgé de 40 ans / Hugues Fabre, journalier âgé de 43 ans
Guillaume Mourgeas journalier âgé de 32 ans / Jean Bonfort, boucher, âgé 65/domiciliés à Toulouse...

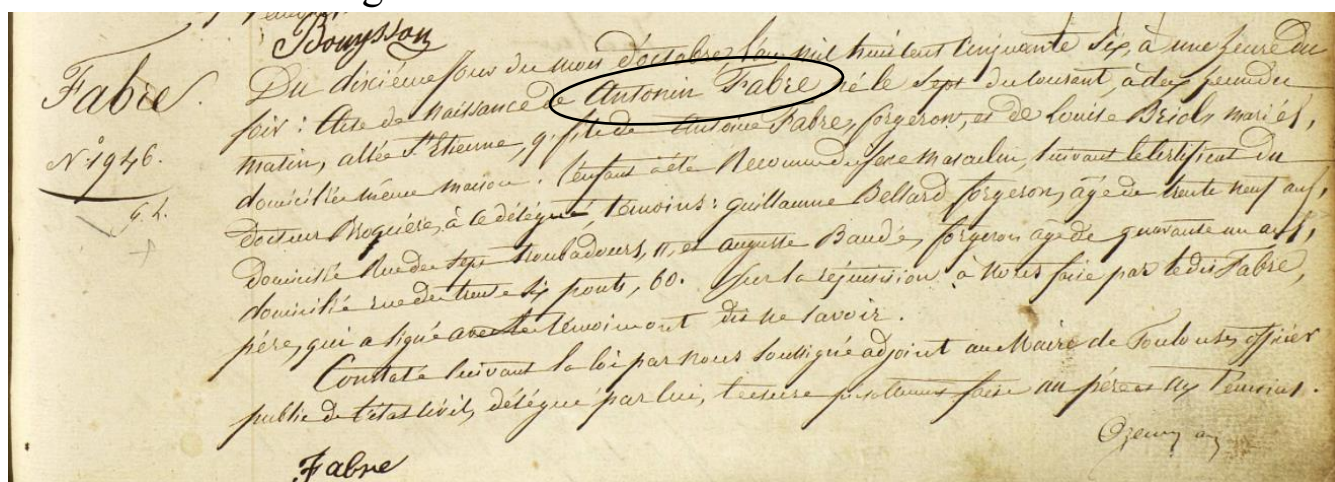
Avec le marié, cela fait trois Fabre à la cérémonie.

ANNEXE 3

Antonin Fabre : naissance à Toulouse (1856)

le 7 octobre 1856

vue n°323 du registre d'État civil de Toulouse



Voici la transcription du registre d'État civil :

Fabre
N° 1946

*Du 10^{ème} jour du mois d'octobre l'an mil huit cent cinquante-six, à une heure du soir : acte de naissance de **Antonin Fabre** né le sept du courant à deux heures du matin, allée Saint Etienne, 9, **fils de Antoine Fabre**, forgeron, et de **Louise Briol**, mariée, domiciliés même maison. L'enfant a été reconnu de sexe masculin, suivant le certificat du docteur Noguère, à ce délégué, Témoins : Guillaume Bellard, forgeron, âgé de trente neuf ans, domicilié rue des sept troubadours, 11, et Auguste Baudis, forgeron âgé de quarante un ans, domicilié rue des trente-six ponts, 60. Sur la réquisition à nous faite par le dit Fabre, père, qui a signé. Les témoins ont dit ne savoir. Constaté suivant la loi par nous soussigné adjoint au maire de Toulouse, officier public de l'état civil, délégué par lui, lecture préalablement faite au père et aux témoins.*

Fabre

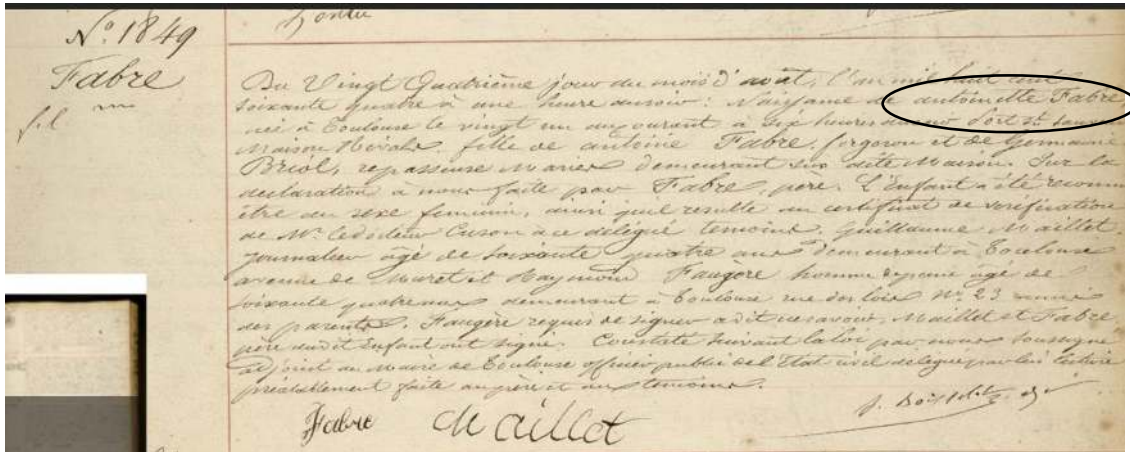
Illisible

Le registre des naissances de 1856 reproduit ici mentionne comme nom de la mère du nouveau-né *Louise Briol*. D'autres documents d'état civil (ex : l'acte de mariage) lui donnent comme prénom *Germaine* ; dans le présent récit nous l'appelons *Louise Germaine*.

ANNEXE 4

Antoinette Fabre : naissance à Toulouse (1864)

le 21 août 1864



Transcription

Du vingt quatrième jour du mois d'août, l'an mille huit cent soixante quatre à une heure du soir : **Naissance de Antoinette Fabre**, née à Toulouse le vingt et un du courant à six heures du soir Port St-Sauveur Maison Révale, **fille de Antoine Fabre, forgeron et de Germaine Briol** repasseuse mariés demeurant sus dite Maison. Sur la déclaration à nous faite par Fabre, père. L'enfant a été reconnu être du sexe féminin, ainsi qu'il résulte du certificat de vérification de Mr le docteur Cuson à ce délégué. Témoins Guillaume Maillet journalier âgé de soixante quatre ans demeurant à Toulouse avenue de Muret et Raymond Faugère homme de peine âgé de soixante quatre ans demeurant à Toulouse rue des Lois N° 23, amis des parents. Faugère requis de signer a dit ne savoir, Maillet et Fabre, père dudit Enfant ont signé. Constaté suivant la Loi par nous soussigné Adjoint au Maire de Toulouse officier public de l'Etat civil délégué par lui lecture préalablement faite au père et aux témoins.

Fabre

Maillet

Illisible

On apprend à la lecture de l'acte qu'à ce moment (août 1864) ; les Fabre habitent Port Saint Sauveur, que le papa est toujours forgeron, et la maman repasseuse.

ANNEXE 5

Antonin Fabre : parcours militaire (1877-1882)

Extrait du Registre Matricule (Bureau de recrutement de Toulouse)

Archives numérisées, classe 1876, liste 1-950, vue 49 sur 201 (avec transcriptions partielles)

| N° MATRICULE | N° SÉRIÉ | CANTON | 1° NOM 2° PRÉNOMS ET SURNOM 3° Etat civil et signalement. | 1° TAILLE 2° PROPORTION 3° Degré d'instruction 4° Culte. | DÉCISIONS CONSEIL DE RÉVISION Motifs de ces décisions. | INDICATION | | RÉSIDENCE <small>(On indiquera dans cette colonne les changements successifs de résidence depuis l'inscription au registre matricule.)</small> |
|--------------|----------|--------|---|---|--|---|---------------------------|---|
| | | | | | | de la partie de la liste ou recrutement cantonal. | de la partie de la liste. | |
| 220 | 13 | Oran | <p>Fabre</p> <p>Antonin</p> <p>né le 7^{juin} 1857, à Carcassonne, département de l'Aude, canton de Carcassonne, paroisse de Saint-Pierre.</p> <p>de son père, M. Louis Fabre, cultivateur et marchand de bois, et de sa mère, M^{lle} Marie-Rose Fabre, née de Saint-Pierre, domestique et marchande de vin.</p> <p>Marques particulières :</p> | <p>1.60</p> <p>Bonne</p> <p>1.2.3</p> <p>Catholique</p> | Bon | 1 | 1 | 20 avril 1885. Oran rue de la Vieille Mosquée |

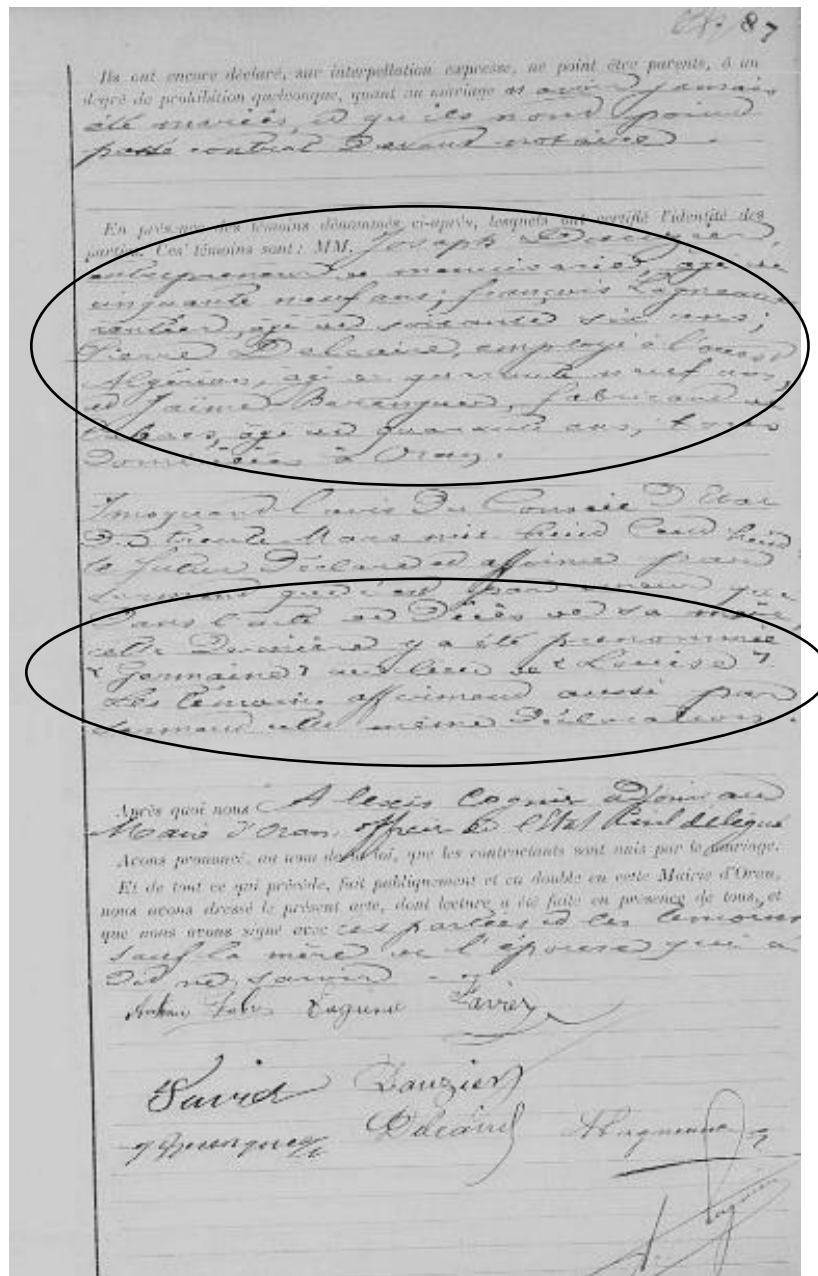
| | | | |
|--|---|-----------------------------------|---|
| N° matricule 220 N° tirage au sort (dans le canton) 82 | Antonin était blond, avait yeux bleus, front rond, nez moyen, bouche moyenne, menton rond, visage ovale. Il mesurait 1,60 m, était plâtrier Degré d'instruction : 1.2.3. Religion Catholique | Bon (pour le service armé) | Les réservistes devaient signaler leurs changements de résidence, ce qu'a fait Antonin le 20 avril 1888 (Oran, rue de la Vieille Mosquée) |
|--|---|-----------------------------------|---|

| INDICATION DES CORPS | | DATE ET INDICATION Des mutations survenues dans la position des hommes. | | DATE | OBSERVATIONS |
|--|---|--|---|---------------------------------------|--|
| avec date et motifs de l'immatriculation dans l'armée active. | auxquels les hommes sont affectés, dans la disponibilité ou la réserve de l'armée active. | DANS L'ARMÉE ACTIVE ET SA RÉSERVE | DANS L'ARMÉE TERRITORIALE ET SA RÉSERVE | de l'envoi dans l'armée territoriale. | |
| Parti pour le 139 ^e Régiment d'Infanterie le 17 déc 1877 comme appelé à l'activité Arrive au corps ledit jour n° mle 3085 | Def. d'Infanterie | Caporal le 13 août 1878, Sergent le 1 ^{er} août 1879. Sergent fourrier le 6 nov 1879. En congé le 6 oct 1879. Passé dans la Réserve le 1 ^{er} juillet 1882 | A accompli une période d'exercice du 25 août au 21 sept 1893. Passé par changement de domicile dans la subdivision d'Oran (... n° 251) | 21 sept 1893 | A accompli une période d'exercice du 15 au 29 avril 1887 |
| | | 2 ^e Période d'exercices : Dispensé en vertu d'une D ^{on} M ^{lle} notifiée au bureau de recrut ^t d'Oran le 23 octobre 1885. | | | Libération définitive..... 15 Septembre 1902 |

| | | |
|--|---|---|
| Parti pour le 139 ^e Régiment d'Infanterie le 17 déc 1877 comme appelé à l'activité Arrive au corps ledit jour n° mle 3085 | Caporal le 13 août 1878, Sergent le 1 ^{er} août 1879. Sergent fourrier le 6 nov 1879. En congé le 6 oct 1879. Passé dans la Réserve le 1 ^{er} juillet 1882 A accompli une période d'exercice du 25 août au 21 sept 1893. Passé par changement de domicile dans la subdivision d'Oran (... n° 251) 2 ^e Période d'exercices : Dispensé en vertu d'une D ^{on} M ^{lle} notifiée au bureau de recrut ^t d'Oran le 23 octobre 1885. | A accompli une période d'exercices dans le 11 ^e B ^{on} de Zouaves du 15 au 29 avril 1887 Libération définitive..... 15 Septembre 1902 |
|--|---|---|

ANNEXE 6 (suite)

Mariage Antonin Fabre - Eugénie Favier (1889)



Témoins :

Joseph Dauzier, entrepreneur en menuiserie, âgé de 59 ans ;

François Lagneaux, rentier, âgé de 66 ans ;

Pierre Delcaire, employé à l'Ouest Algérien, âgé de 49 ans ;

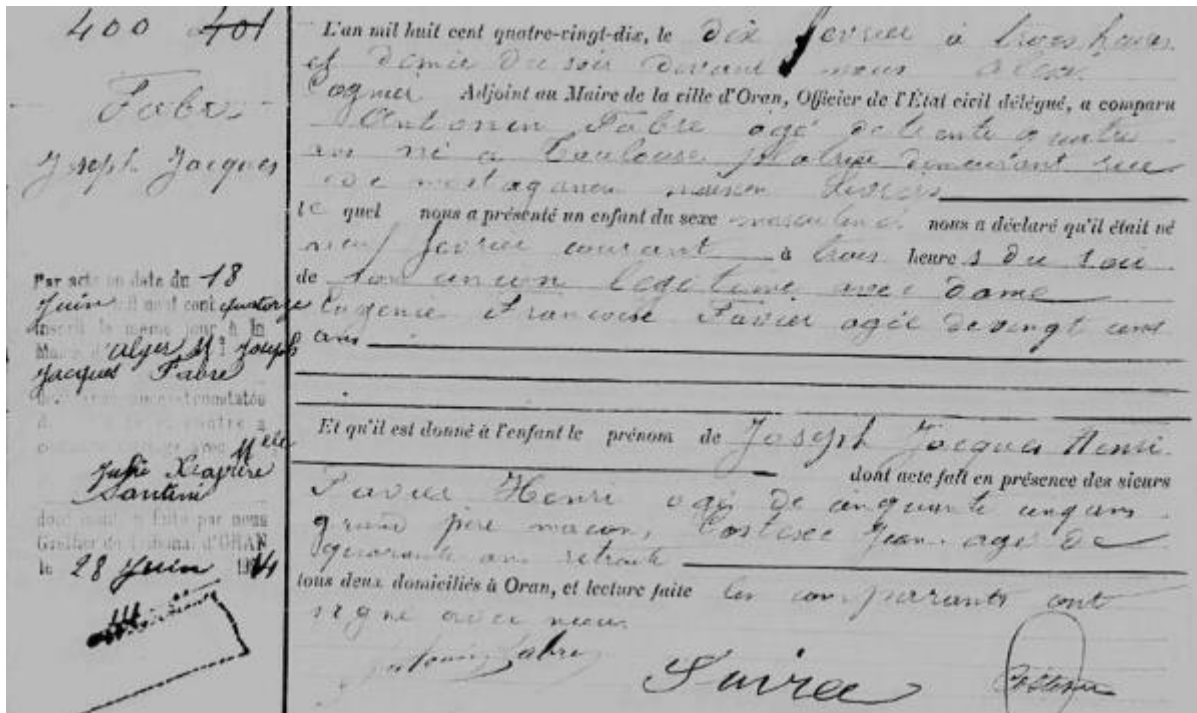
Et Jaïme Baranguer, fabricant de tabacs, âgé de 40 ans, Tous domiciliés à Oran

....

Invoquant l'avis du Conseil d'État du 30 mars 1808, le futur déclare et affirme par serment que c'est par erreur que dans l'acte de décès de sa mère cette dernière y a été prénommée « **Germaine** » au lieu de « **Louise** ». Les témoins affirment aussi par serment cette même déclaration.

ANNEXE 7

Joseph Henri Fabre : naissance à Oran (9 février 1890)



Transcription

L'an mil huit cent quatre vingt dix le dix février à trois heures et demie du soir devant nous Alexis Ognier Adjoint au maire de la ville d'Oran...a comparu Antonin Fabre âgé de trente quatre ans né à Toulouse plâtrier demeurant rue de Mostaganem maison Livreis(?), lequel nous a présenté un enfant de sexe masculin nous a déclaré qu'il était né neuf février courant à trois heures du soir de son union légitime avec dame Eugénie Françoise Favier âgée de vingt cinq ans

Et qu'il est donné à l'enfant le nom de **Joseph Jacques Henri**

Dont acte fait en présence des sieurs Favier Henri âgé de cinquante cinq ans grand père maçon, Costesec Jean âgé de quarante ans retraité tous domiciliés à Oran...

On constate qu'Antonin n'est plus à l'adresse déclarée à l'autorité militaire en 1882, qu'il exerce toujours la profession de plâtrier. Le nouveau-né a trois prénoms : *Joseph, Jacques et Henri*. L'Armée n'en retiendra que deux : *Joseph et Jacques*. Dans la famille il est appelé... Henri. Dans le présent récit nous l'appelons *Joseph Henri*.

On constate également qu'un des deux témoins est *Favier Henri*, le père de la maman. Il est toujours maçon, mais n'habite plus Ténès (où est née Eugénie) ; il s'est rapproché de sa fille à Oran.

Dans la marge de gauche est retranscrit le mariage survenu à Alger vingt-quatre ans plus tard, de l'enfant qui vient de naître avec *Julie Xavière Santini* (le 18 juin 1914).

ANNEXE 8

Berthe Fabre : naissance à Oran (1893)

le 23 janvier

193

Fabre
Berthe Joséphine
Marie

Moult 99 autres balle
par d'un W 9149
en date du 23 Mars
1960 de M de Procureur
de la République d'Oran
l'acte sera
redigé et les
que: La personne
de l'interne et du
un autre acte tout
en marge que dans le
cours de l'acte comme
Surt: P

L'an mil huit cent quatre-vingt-treize, le vingt quatre janvier à deux heures
du soir, devant nous, Pierre Coutures, officier de la légion
2' classe. Adjoint au Maire de la ville d'Oran, officier de l'État civil délégué, a comparu
Antonin Fabre, âgé de trente six ans, né à Coulouze
(Haute Garonne), plâtrier, demeurant à Oran, place
Saint Michel, maison Burgli.

le quel nous a présenté un enfant du sexe féminin; il nous a déclaré qu'il était né
hier, vingt trois janvier à cinq heures du soir
de son union légitime avec dame Eugène Françoise
Favier, âgée de vingt sept ans.

Et qu'il est donné à l'enfant le prénom de Berthe Joséphine, Marie
dont acte fait en présence des sieurs
Henri Favier, âgé de cinquante sept ans, employé grand
père maternel du nouveau né et Eugène Henry, âgé de
vingt cinq ans, employé.

tous deux domiciliés à Oran, et lecture faite les comparants ont signé
avec nous.

Antonin Fabre Favier Henri Favier
Chemin

Berthe est née le 23 janvier 1893. Son prénom complet est *Berthe Joséphine Marie*

Par rapport à la naissance précédente (Joseph Henri le 9 janvier 1890), on constate que :

- Les Fabre ont une nouvelle fois déménagé
- Parmi les deux témoins : Henri Favier le père de la maman Eugénie.

ANNEXE 9

Lettre de Joseph Henri à sa mère Eugénie (1915)

Grand Café Germain

Constantine, le 9 Mars 1915

C. BERNARD, SUCCESEUR

CONSTANTINE (ALGÉRIE)

TÉLÉPHONE 1.11



Chère Mère -

Je m'excuserai de ne pas t'avoir donné de mes nouvelles plus souvent, tu sais au régiment nous remettons toujours au lendemain. Enfin je me décide je sais fort bien que tu m'excuseras, souviens-toi de ta bonne mère et pour la peine reçois deux gros baisers de ton fils qui t'aime bien.

Je t'aurais si tu féliciter chère mère, car ma chère Lili m'a dit que tu étais très courageuse c'est très bien. Il faudrait que tu le sois encore davantage, suis-le autant que ton fils -

Je t'ajoute un bonjour de Lili, et dans sa position - tâche de rire et d'être gai, en lui disant que je pars dimanche avec tous mes camarades.

Sois bonne pour elle aussi que pour moi autre mère c'est à dire ta mère autant que tu l'aurais et que tu l'as toujours été pour ton fils -
Bonne nuit, car je reprendrais quelque chose avec le dîner. Dieu qui est si bon et que je te

recommande de faire un peu. voudra bien me permettre
de voir le fils qu'il a bien voulu si vite m'envoyer
au lendemain de mon mariage, je le bénis car
ce sera pour notre bonheur
Aussi craignant un accident je te supplie
d'annoncer la nouvelle à ma sœur avec tous les
ménagements possibles, pour cela vois Madame
Bastini toute seule et tu le lui diras, elle
connaît le cœur de sa fille et saura bien
s'y prendre pour le lui expliquer.

Surtout soyez courageuses -

Allons chère mère je compte beaucoup sur toi.
Je termine en t'embrassant bien affectueusement
ainsi qu'à ma deuxième mère.
Bonne nuit et il exaucera vos prières
Je suis certain -

Deux baisers de votre fils

Galère

J'n'aurais pas besoin de tout le lingier que
j'avais ~~envoyé~~ emporté je voudrais pourtant
bien ma montre - vois de suite M^{me} Santini
ou bien fais la demander de suite à la fille
pour nous entendre de façon qu'elle ne m'empêche pas le lingier
(voir que la montre). Au plus tôt -
Mes amitiés à la mère Sintet -

By fils qui t'embrasse
Galère

ANNEXE 10 (suite)

Joseph Henri Fabre : parcours militaire (1911-1915)

Transcription (partielle) du contenu de la fiche matricule

Signalement

Cheveux *chatains foncé*

Yeux : *bleus jaune*

... / ...

Visage : *ovale*

Décision du Conseil de révision

Classé dans la 2^e partie de la liste en 1911

Services auxiliaires (acuité visuelle inf^{re} à ½ de 2 yeux)

Corps d'affectation

19^e Section de C. O. A. [Commis Ouvriers Administratifs]

3^e Rt de Zouaves

Détail des services et Mutations diverses

Incorporé le 9 octobre 1911 à la 19^e section de S^{ces} d'Etat-Major

Arrivé au corps le 9 octobre 1911 et soldat de 2^e classe ledit jour.

Passé à la 21^e section des COA par D^{on} de M le Général Com^t le 19^e

Corps d'Admini^{on}

du 6 7^{bre} 1912 N^o 13980. Parti et rayé des controles le 14 7^{bre} 1912.

Incorporé à la 21^e section des Commis et Ouvriers Mil. D'Administration

à compter du 14 7^{bre} 1912. Arrivé au corps et soldat de 2^e classe le 15 7^{bre}

1912 et maintenu sous les drapeaux en application de l'art 33 de la loi du

21 mars 1905. Passé dans la réserve le 8 N^{bre} 1913 "Circulaire

ministérielle du 30 octobre 1913". Envoyé en congé le 8 Nov^{bre} 1913 en

attendant son passage dans la réserve de l'armée active qui aura lieu le 8

Nov^{bre} 1913.

Rayé des contrôles le 8 Nov. Affecté à la 19^e Section des Commis Ouvriers

Mil. d'Administration. Certificat de bonne conduite accordé.

Rappelé à l'activité par Décret du 1^{er} Aout 1914. Arrivé au corps le 8 aout

1914.

Classé dans le Service armé par la Commission de réforme d'Alger le 23

Décembre 1914. Affecté au 3^e Zouaves à Constantine.

Réformé N^o 2 pour tumeur cérébrale par la Commission de réforme de

Constantine du 26 mai 1915. RDC le 27 mai 1915.

Campagnes du 8 août au 23 décembre 1915.

Décédé à Alger le 25 juillet 1915.

ANNEXE 11 (suite)

Amédée Foyot, militaire détaché en entreprise (1915-1916)

La Fiche matricule du Zouave de 1^{ère} classe Amédée Foyot indique qu'après la mobilisation générale d'août 1914, il a été :

- d'abord maintenu en "*sursis d'appel*" dans son emploi à la Cartoucherie d'Alger (organisme d'Etat)
- puis détaché en entreprise. C'est ce que signifie la mention "*Détaché de son corps à dater du 1er août 1915*". Pour un fonctionnaire, civil ou militaire, la position de détachement correspond à une période pendant laquelle l'agent travaille chez un autre employeur (lequel le prend entièrement à sa charge) ; en clair, il redevient civil. Pendant le conflit de 1914-1918, le Ministère de la guerre a largement utilisé la possibilité de détacher des militaires dans des entreprises lorsqu'il estimait que, par ses compétences et son savoir-faire, tel soldat ou tel gradé serait plus utile à la nation dans une entreprise travaillant pour la défense que dans son régiment.

La circulaire ministérielle citée dans la fiche matricule d'Amédée (circulaire n° 01438 du 4 juillet 1915), a eu précisément pour objet d'encadrer les modalités de ces détachements. Nous n'avons pas retrouvé le texte même de cette circulaire, mais on a pu voir de nombreux exemples de son application grâce à internet¹.

Dans le cas d'Amédée Foyot il est clair que l'expérience professionnelle acquise à la Cartoucherie d'Alger a dû le faire désigner pour aller dans une entreprise qui pourrait utilement profiter de son savoir-faire... On ignore le nom de l'entreprise ainsi que sa localisation, sauf que c'était dans le département d'Oran (puisque c'est la Commission de réforme d'Oran qui a ensuite statué sur son cas). Son détachement a pris fin un an et quatre mois plus tard (la fiche indique : *Rentré au dépôt le 8 décembre 1916*). À cette date il cesse d'être civil et redevient militaire : c'est ce que veut dire la mention "*Campagnes – Algérie en guerre du 8 décembre 1916 au 26 janvier 1917*", date à laquelle il est "*réformé n°2 par la Commission de réforme d'Oran*"... et renvoyé définitivement chez lui à Alger.

Que s'est-il passé ?

Discrétion totale sur cette tuberculose subite et mortelle...

¹ Source internet : <https://forum.pages14-18.com/viewtopic.php?t=7293>

ANNEXE 12

Lettre de Rollande Foyot
à sa mère Berthe
13 août 1932

Je vais recevoir à André, pour savoir
s'il est toujours en vie.
Le bonjour à Madame Guigère (Elba
de votre ma lettre) - à Madame
Kilona - à la concubine. Tu embrasseras
toute la famille pour nous.
C'est affectueux.

Rollande
qui pense souvent à sa chère maman
je t'envoie notre photo dans
l'auto-cars, allant à Betharam

Prabat le 13 août
Chère maman...
C'est avec grande joie, que nous avons
reçu ton mandat, hier matin. M. Comé
était malade, de n'avoir pas de lettre,
elle se faisait des idées, maintenant,
elle est guérie. Nous attendons d'André,
une lettre qui n'est pas encore venue.
Tu vois que je te parle de l'appartement
le soir, il n'est pas mal. Notre chambre
est au second, celle de Louise au
premier, et la grande cuisine, en bas.
Les pièces sont assez vastes, les lits sont
bons. Il y a ce qu'il faut comme
ustensiles de cuisine. Il y a aussi 2
épiceries au village. Seulement, il n'y
a pas le gaz, alors quand nous sortons,
nous ramassons du bois. Nous sortons
toutes les après-midi, quelquefois,

le matin aussi avec André et Marthe.
Malheureusement, le temps est mauvais,
il ne fait pas beau deux jours de suite.
Alors on travaille au balcon. J'ai
fini les mouchoirs. Marius vient
demain. Il me portera du fil bleu, afin
que je brode mon tablier pour l'année
prochaine. Marius restera seulement
trois jours pour le 15. Après, il reviendra
une semaine. J'espère qu'alors il fera
beau, nous pourrions sortir.

Avant hier nous sommes allés à
Barascon, à 5 km. pour faire des
commissions. Piri a bien marché,
aussi il était fatigué. Puis nous
sommes revenus en autobus.
Hier, comme il avait fait orage, nous
avons ramassé des escargots, sur la
route. Avec Marius, nous avons cherché

des champignons à la forêt.
Dis nous, le jour que nous devons
partir de Toulouse, et, si c'est le
matin, ou le soir.
Nous nous portons toujours bien.
On a toujours bon appétit, Piri
mange comme quatre, et il n'est pas
constipé. Je regrette que l'octobre,
ne puisse venir à Prabat. Mais elle
garde son gongle pour aller à Paris en plein
aggar commencement de septembre. C'est
dommage, que nous ne puissions aller avec
elle.
Alger, la santé doit être bonne. C'est
Graciette est sans doute au cabanon,
elle a du recevoir mes cartes.
J'espère qu'ils ont meilleurs temps
que nous, pour se baigner.

Pour consulter ou télécharger le présent document :

<http://dunwich.org/jcm>

Pour se procurer un exemplaire papier :

marcel-jc @ wanadoo . fr

En 1877, un jeune Toulousain, plâtrier de son état, est appelé au service militaire. Le tirage au sort le désigne parmi ceux qui feront cinq années... Destination : Oran. À sa libération, il ne retourne pas à Toulouse, mais fonde foyer et fait souche en Algérie.

Le conscrit parti en 1877 est Antonin Fabre, fils d'un forgeron du quartier de la Cathédrale à Toulouse. Après ses cinq années sous les drapeaux, il exerce sur place son métier de plâtrier, puis s'établit à Alger pour participer à la réalisation du Casino d'une station balnéaire.

Malgré deux guerres, les relations familiales entre les deux rives de la Méditerranée n'ont jamais été rompues... En 1957, Rollande, petite-fille du plâtrier toulousain, revient avec sa descendance vers les bords de Garonne. Un demi-siècle plus tard, son fils Jean-Claude raconte cette histoire aux couleurs de la vie.

Jean-Claude Marcel, né en 1938 à Alger.